

COLLECTIF  
*Des Encre*s d'Elles

# *Cris de fissures*

gueule

NO NOS VAMOS A CALLAR

LIBERTE

HEY

des  
tout a coup  
d'abord  
apres  
essitôt  
beaucoup  
quel

*Recueil de textes de 8 autrices*

Cayetana Carrión, Donatienne Cappelle, Martine Combe,  
Florence Grégoire, Fatiha Idrissi, Alice Jaspard,  
Isaline Lefebvre, Marie-Claver Sudila

## Quelques mots sur l'aisbl ScriptaLinea

Le recueil de textes *Cris de fissures* a été réalisé par le Collectif Des Encre d'Elles dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Droits d'utilisation:

*Cris de fissures* du Collectif Des Encre d'Elles  
est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition  
selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :  
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification

[ texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ]



ScriptaLinea, 2024.  
[www.scriptaline.org](http://www.scriptaline.org)

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social: Chaussée de Wavre 205 - B-1050 Bruxelles (Belgique)

Si vous souhaitez rejoindre un Collectif d'écrits,  
contactez-nous via notre site:

[www.scriptaline.org](http://www.scriptaline.org)

Chaque année en principe, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des un-e-s et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son parcours. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement et la création littéraire.

**Isabelle De Vriendt**

*Coordinatrice de l'asbl ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits »*



## Présentation du Collectif Des Encre d'Elles

Le Collectif Des Encre d'Elles est né un beau jour de février 2018 dans le cœur de neuf femmes aussi différentes en âge, en parcours de vie et en univers que les arbres d'une forêt. Tels des ruisseaux, elles ont puisé l'encre de leur écriture aux sources de leur motivation, de leur engagement et de leur énergie. Elles ont mis des mots et des couleurs à leurs *Émotions* (2018).

Le deuxième parcours du collectif fut nourri par six nouvelles sources animées du même désir d'écriture et d'engagement. L'encre des six plumes a alimenté les ramifications de l'écriture où chaque feuille porte un mot et où chaque arbre est une histoire en soi. Ce fut le temps des *Révolutions saturniennes* (2020).

Le troisième parcours du collectif a dû faire face aux difficultés et aux contraintes liées à la pandémie de la COVID-19. Avec patience, entraide et ténacité, six femmes ont inventé de nouvelles façons de se rencontrer, d'écrire et de tisser du lien. *Entrelacs et ici* (2022) en a été le fruit doucement, mais sûrement, muri.

Huit plumes ont inauguré le quatrième parcours. Cinq nouvelles participantes ont rejoint trois anciennes. Ensemble, elles ont emprunté la voie des entailles dans les arbres, celle des craquelures dans les trottoirs et des déchirures qui les animent personnellement et collectivement. Au gré de leurs rencontres, à la fois stimulantes et apaisantes, leur encre s'est fauillée dans les lézardes, leur plume s'est affinée et affûtée pour tenter de panser les failles, de soutenir des ponts entre les rivages, de soigner les fleurs sauvages qui s'immiscent dans les brèches... mais aussi pour résister, se révolter, faire front et réagir. Des *Cris de fissures* ont jailli de leur détermination et de leur sororité.

## Table des matières

### Pour s'y retrouver

Éditorial	p9
Les belles fissures, <i>Martine Combe</i>	p11
Dans les brèches du quotidien : petit éloge des rencontres inattendues, <i>Alice Jaspard</i>	p15
Derrière le béton, la pluie, <i>Florence Grégoire</i>	p20
Piémont, <i>Isaline Lefebvre</i>	p22
La Fissure de Pizzico, <i>Florence Grégoire</i>	p24
Les bombes d'Alice, <i>Fatiha Idrissi</i>	p56
Soulèvement, <i>Donatienne Cappelle</i>	p59
Anatomie d'une faille, <i>Cayetana Carrión</i>	p62
Les têtards, <i>Marie-Claver Sudila</i>	p70
Une poule sur un mur, <i>Alice Jaspard</i>	p75
Corpus Corpori, <i>Donatienne Cappelle</i>	p78
Acrostiches, <i>Alice Jaspard</i>	p83
Grain-Fleur, <i>Isaline Lefebvre</i>	p84
Le sociologue, <i>Fatiha Idrissi</i>	p90
Lézardes, <i>Cayetana Carrión</i>	p95
Le ciel bleu s'est fendu..., <i>Florence Grégoire</i>	p97
Elles sont partout, <i>Martine Combe</i>	p102
Lost people, <i>Marie-Claver Sudila</i>	p104
Le long d'un canal, <i>Martine Combe</i>	p114

Cassandra, <i>Donatienne Cappelle</i>	p116
Jalousie, <i>Fatiha Idrissi</i>	p124
Aurore, <i>Cayetana Carrión</i>	p126
Dis-criminations, <i>Fatiha Idrissi</i>	p128
Soubresecousses, <i>Isaline Lefebvre</i>	p131
Une échappée en train, <i>Martine Combe</i>	p132
Temps de suspension, <i>Florence Grégoire</i>	p134
Chère Éraflure, peux-tu patienter..., <i>Alice Jaspard</i>	p138
Fissurée-fissurante, <i>Isaline Lefebvre</i>	p140
Qui sont-elles	p142
Les lieux parcourus	p145
Remerciements	p147

## Éditorial

Suivez-nous le long des chemins tracés par les fissures... Rainures dans la terre et la chair, abîmes entre les mondes, les idées, les territoires et nos propres visages.

Les fissures brisent et cassent, elles creusent des sillons entre les gens, rompent les lignes de vie et craquellent le monde. Mais les fissures ouvrent aussi les possibles... Comme ces fleurs qui poussent entre les dalles de béton, comme les bulles qui percent des rocs en bord de mer, les fissures lézardent les digues et les murs, brisent les jougs et laissent passer la lumière.

Les fissures sont partie intégrante de nous-mêmes, de nos sociétés et du monde physique. Elles nous aident à respirer lorsque les contradictions nous oppressent, lorsque la pression est si forte qu'il nous semble que nous allons voler en éclats. Et pourtant, elles apparaissent toujours là où nous ne les voulons pas, craquelant nos certitudes, parsemant nos décisions d'incohérences, marquant nos visages et nos corps. Elles mêlent souffrance et espoir, échappatoires et destruction.

Tremblements de terre, ruptures amoureuses, extractivisme, expatriation et immigration, gouffres marins, fracture numérique, plaques tectoniques, frontières politiques... Naissance, maladie, mort. Le monde n'est pas lisse.

*Ferme les yeux et écoute les fissures.*

**Le Collectif Des Encres d'Elles**

## Les belles fissures

Martine Combe

Cette fois, c'est décidé ! Je vais les traquer, les débusquer, les observer et dénicher tout leur potentiel de positivité. Les montagnes qui m'entourent en sont pleines, les roches ont passé quelques millénaires à être travaillées par les intempéries. Elles se sont élargies, elles ont éclaté, elles se sont comblées de végétation ou de sédiments, toutes sont porteuses de vie, du cheminement du monde que souvent nous ne voyons plus. Ce sont elles et elles seules que je veux voir pendant quelques jours.

J'ai même appris un nouveau mot. Vous connaissez la rimaye ? C'est une fissure dans un glacier. Elle peut être porteuse de malheur mais, si vous l'abordez avec prudence et respect, tout ira bien. Oui, car, parfois, la rimaye joue à cache-cache. Elle se dissimule sous une couche de neige parfois instable mais qui pourrait faire illusion. Je ne l'ai pas vue mais l'idée me fascine et un jour peut-être, j'irai voir de près. Une belle grande fissure naturelle que l'on peut franchir.

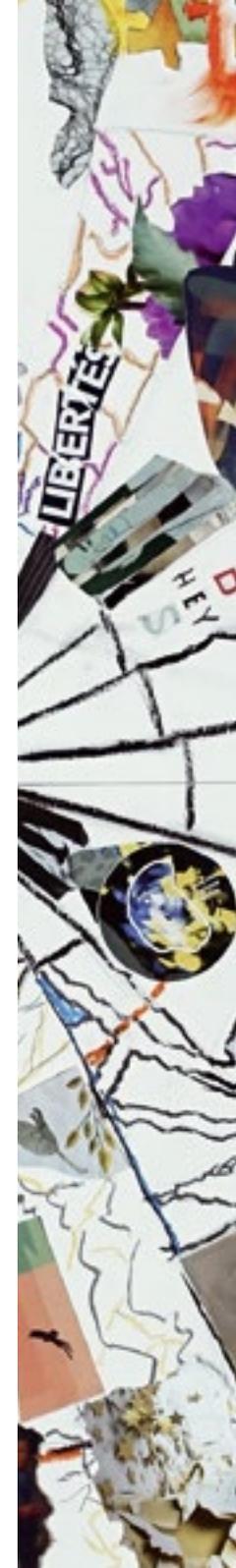
En cette saison, les fissures dans la roche sont comblées par les fleurs qui ont eu la témérité de s'y installer : rose, bleu, violet, orange, rouge, jaune, blanc. Des arbustes émergent des fissures et dévalent les pentes en tapis coloré, transformant la montagne en un festival pour les yeux.

Parfois, les fissures sont des trous d'où peut surgir ou disparaître une boule de poils bondissante. Ces marmottes à l'allure pataude mais qui gravissent les pentes plus rapides que les champion·ne·s de trail ! Nous sommes les intrus dans leur monde, intrus qui déclenchent le sifflet d'alarme et la course vers les fissures refuges.



Lorsque la roche s'est fissurée au point d'éclater et se rompre, créant des aires en surplomb, ce sont les bouquetins, majestueuses chèvres de montagne et seuls capables d'y accéder, qui trouvent refuge et observent de haut ces pauvres humains immobilisés plus bas sur le sentier : admiratifs et perplexes face à ces miracles de la nature, source de vie et de bonheur.

Des fissures pleines de vie, quel bonheur. Merci, Dame Nature.



## **Dans les brèches du quotidien : petit éloge des rencontres inattendues**

Alice Jaspert

Lundi, 6h30, Léna claqué la porte de sa petite maison. Elle regarde un instant la ruelle encore endormie. Les maisons ouvrières aux façades peintes en différentes couleurs ont un air de Nothing Hill. Enfin, juste un petit air de Nothing Hill, car il tend à disparaître lorsqu'on lève les yeux vers les grands buildings de logements sociaux.

Ce matin, plantée dans son petit parterre à l'avant, Léna observe les tours. Elles font tellement partie de son quotidien qu'elle ne les voit plus vraiment. Pourtant, elle les apprécie, ces immeubles, avec leurs différents tons de bleu et de vert assortis aux petites maisons. Ils lui donnent, en fait, une sensation de protection, en étant dressés comme des sentinelles autour de sa ruelle.

Jonglant entre ses sacs à main et de boulot pour enlever rapidement quelques fleurs fanées, Léna pense qu'elle aime son quartier bigarré. Mais elle secoue la tête en regardant sa montre : « Misère, déjà 6h40 ». Elle s'est levée plus tôt pour tenter de rattraper un peu de retard avant de commencer une semaine bien chargée. « Pas le temps de rêvasser, ma vieille », se dit-elle.

En cette matinée de printemps, l'air est frais mais le soleil brille. Léna décide de prendre son chemin préféré pour rejoindre l'arrêt de bus. C'est un peu plus long mais cela met du baume au cœur. Saluer les chats errants qui se prélassent sur les paillasons qu'ils ont réquisitionnés, repérer les moineaux qui s'affairent dans les haies, observer les fleurs qui s'immiscent dans les failles des trottoirs, suivre les sillages que creusent tout doucement les racines des arbres en faisant tanguer les pavés... Ce sont autant de petits plaisirs matinaux que de subterfuges inventés par Léna pour lutter contre la liste des choses qu'elle doit faire, qu'elle devrait faire, qu'elle aurait dû faire. Mais les subterfuges ont leurs limites. La fin du petit chemin approche et la liste des « to do » laissée vendredi soir s'impose dans les pensées de Léna.

C'est alors qu'elle remarque, à quelques mètres d'elle, un petit chien, plutôt vilain, un style de caniche nain, étrangement rosé ; une drôle de petite créature avec bien peu de poils, même de l'eczéma, semble-t-il, et très certainement la gueule de travers. Mais plus elle s'approche, plus Léna s'étonne du regard doux de la petite bête, un regard doux qui lui fait penser à Milou. En s'approchant un peu plus, Léna remarque également la laisse... et au bout de la laisse, une vieille dame qui l'observe...

« Oulala, non, pas ce matin », pense instinctivement Léna. Elle sait qu'elle a tendance à attirer les inconnus qui ont besoin de parler ; ses amis, souvent exaspérés, le lui font bien assez remarquer. Léna réfléchit très vite à comment esquiver mais le drôle de petit chien s'avance déjà vers elle... « Bingo ! », pense Léna.

« Oh, tu veux dire bonjour à la dame ? Mais elle est peut-être pressée, tu sais. »

Léna craque et ralentit : « Bonjour petit chien... »

« Il s'appelle Arsouille », dit la dame en lui emboitant le pas tout en parlant de son chien. « Il est tellement gentil et soutenant... » Et la dame commence à expliquer combien son chien l'a aidée à traverser des épisodes de vie difficile comme la maladie puis le décès de sa mère. Elle passe ensuite de sa mère à sa sœur ; sa sœur qui n'aime pas du tout Arsouille, ni aucun animal d'ailleurs, qui n'aime pas non plus son style de vie et lui fait la morale depuis qu'elles sont adolescentes.

Léna écoute d'une oreille distraite tout en essayant d'avancer vers l'arrêt de bus. Du coin de l'œil, elle observe la dame pour tenter de se faire une idée de son interlocutrice et surtout pour tenter d'estimer le temps qu'il lui faudra pour s'en dépatouiller. Difficile de lui donner un âge, avec son bandeau coloré qui entoure ses cheveux mi-longs, oscillant entre le blond et le blanc. Elle porte un grand imper de style Barbour. « Fort large pour son corps menu », remarque Léna. Elle remarque aussi des taches sur l'imper chic, et même quelques trous.

Entretemps, la dame est passée de sa sœur à son père ; un père apparemment très sérieux et strict, que personne n'osait contredire. Mais un jour, la dame, elle, elle s'est opposée à lui. C'était quand elle était bien plus jeune, pour défendre son projet d'études. Et il l'a respectée et même soutenue par la suite... « C'est bien le seul de la famille », ressasse la dame.

Deux bus sont déjà passés. Léna n'a pas eu le cœur de l'interrompre tant elle lui paraît un peu perdue. Mais là, il faut vraiment qu'elle y aille. Elle dit doucement : « Vous avez certainement bien fait. Je suis désolée, je vais devoir aller prendre mon bus. »

Arsouille relève la tête mais la dame ne semble, elle, pas l'entendre. Elle répète, mot pour mot, l'épisode où elle s'est opposée à son père. Léna se dit que cela va être vraiment compliqué de se dérober. Elle continue à l'observer, de face, cette fois, car elles se sont arrêtées au coin de la rue, à quelques mètres de l'arrêt de bus. Elle remarque les traits de crayon turquoise qui bordent maladroitement ses yeux. Et puis, elle observe ses yeux, d'un bleu si clair, quasiment transparent. Des yeux qui sourient et se mettent à pétiller lorsque la dame lui dit : « Vous savez, je suis artiste peintre. Ça n'a pas toujours été facile et, même maintenant, ce n'est pas tous les jours facile. Mais j'ai adoré ma vie parce que c'est celle que j'ai choisie. Et quand ma sœur se moque de mes pinceaux, des taches sur mon manteau et de mon Arsouille qui n'est pas beau – parce que je sais bien, hein, qu'il n'est pas beau, mon pauvre Arsouille! – eh bien, moi, je lui dis 'Fais ce que tu veux de ta vie, ma grande ! Mais, moi, je pense qu'à force d'essayer de rentrer dans un moule, on devient une tarte !' ».

La dame rit puis dit à Léna, en la regardant droit dans les yeux : « Cela peut aider d'écouter sa petite voix, qu'importe ce qu'en pensent les autres. Merci pour ce bon moment. Bonne journée. Tu viens, Arsouille, la peinture nous attend. »

Léna les regarde s'éloigner. Un bus passe.

D'un seul coup, elle sent le sol craqueler puis se dérober sous ses pieds, sans qu'elle puisse bouger. Un souffle puissant lui traverse le corps. Sur le bord du trottoir, il fait noir. Le tourbillon d'angoisse refait surface. Il s'approche. Ses yeux s'affolent ; allant de droite à gauche, de gauche à droite, très vite comme des essuie-glaces par forte pluie. Elle sent la fissure qu'elle essaie de colmater depuis des mois s'ouvrir à grands bruits, et un flot ininterrompu de « il faut » s'en échappe : « il faut que tu ailles au boulot », « il faut que tu termines ça », « il faut que tu tiennes »... Sa tête bourdonne : les « il faut » s'entrechoquent.

Instantanément, le tourbillon se fige. La phrase de la dame raisonne... « À force d'essayer de rentrer dans un moule, on devient une tarte ». L'image du petit Arsouille et de son regard doux apparaît. Très vite, elle fait place à celle de son chat quémendant des câlins puis à celle des mésanges qui se chamaillent dans son magnolia. Télescopée dans son jardin puis dans celui de son enfance, des flashes de souvenirs heureux s'entremêlent aux fleurs colorées du printemps. Narcisses, jonquilles, tulipes, myosotis, jacinthes sauvages... La nature l'envahit. Le hérisson qui a élu domicile sous sa terrasse lui sourit. Au fil des associations d'images, le soleil réapparaît, les essuie-glaces ralentissent, ses yeux s'apaisent. Le tourbillon a disparu.

Léna reprend pied sur le bord du trottoir. Il est intact. Elle est désorientée ; surprise aussi par l'étrange sensation de calme qui l'entoure.

Un bus passe.

Elle se met à courir.

Haletante, elle rejoint la vieille dame et son petit chien qui avancent sur le boulevard d'en face : « – Madame, est-ce qu'Arsouille et vous, vous accepteriez de prendre un café avec moi ?

– Avec plaisir. Et pourquoi pas un morceau de tarte aussi ? J'habite dans la tour vert d'eau, là-haut. »

*Dans les brèches du quotidien et des a priori.*

*Petit éloge des rencontres inattendues.*

PS : Saviez-vous qu'il existe un festival littéraire et philosophique intitulé « Les Rencontres Inattendues » ?

Moi, je viens de le découvrir et cela se passe apparemment chaque année à Tournai !

## Derrière le béton, la pluie

Florence Grégoire

Voici un mur de béton gris  
Il est massif  
Et imposant

Une symétrique façade avant  
Et l'intérieur  
L'est tout autant

Sur une fenêtre, une fine fente  
Ce qui a pu la provoquer ?

Un coup de poing,  
Un cri strident,  
De tectoniques tremblements ?

Dehors il pleut,  
Il pleut tellement.  
Par la fissure perlent les gouttes

Gouttes d'envie  
Gouttes d'ennui

Comme des regards, par la fenêtre  
De ce bureau  
Carré et blanc

Où le travail  
Si important  
Et si urgent

Jamais ne peut  
Être en suspens

Même par les jours de beau temps.



## Piémont

Isaline Lefebvre

La roche est grise, sèche, pointue. Névé en est l'ainé. La benjamine, des fragments granitiques, fissurés, figurés. Fissures, figures ? Fissures de tiroirs qui se ferment mal, figure de la majesté la montagne. La plupart des marcheurs préfèrent observer la figure. Certains s'attardent sur une fissure qui se scinde avec pudeur au premier regard, plus largement au second. Jusqu'où ? Nul ne pourrait le dire exactement. Un doigt se glisse dedans, la roche est fraîche, rugueuse. Un campanule y a trouvé refuge, complice avec la benjamine. Une sensation de petitesse - allégresse - maladresse. Tout est si confus, contradictoire, mais est-ce vraiment sujet discutable ?



## La Fissure de Pizzico

Florence Grégoire

*Debout dans la montagne est un grand vieillard, qui tourne le dos à Damiette et regarde Rome, comme son miroir. Sa tête est façonnée d'or fin, ses bras et sa poitrine sont en pur argent, puis il est de bronze jusqu'à la fourche ; de là jusqu'en bas, il est de fer trempé, sinon que son pied droit est de terre cuite ; et il s'appuie sur celui-là plus que sur l'autre. Chaque partie, à part l'or, est fendue d'une fissure par où coulent les larmes, lesquelles, en s'accumulant, trouent cette grotte. Leurs cours descendent de roche en roche dans la vallée ; elles forment l'Achéron, le Styx, le Phlégéon ; puis elles s'en vont en bas par un étroit canal, jusqu'à ce point d'où on ne descend plus, elles font le Cocyte.*

Dante, La Divine Comédie, « L'enfer/Inferno », Chant XIX, 103-119, trad. Jacqueline Risset

Il ne s'était jamais rien passé d'inhabituel dans la petite bourgade de Pizzico. Ce hameau à flanc de montagne avait miraculeusement échappé tant aux épidémies et aux guerres d'en bas, dans les plaines, qu'aux inspirations et extases venues du ciel. Aucune-un Tarantois-e (car tel était le nom des habitant-e-s de Pizzico) ne s'était jamais révélé-e poète-étesse, explorateur-riche ou simplement un peu fou-olle. Du moins pas à en croire les plus anciens souvenirs des plus ancienne-ens membres de la communauté qui, au demeurant, étaient avarés en histoires.

Lorsque quelqu'un partait, quittait Pizzico en quête d'argent ou d'amour, iel ne revenait pas. À Pizzico la vie continuait. On l'oubliait. Seule sa mère, et plus rarement son père, appuyait quelquefois les coudes sur l'appui de la fenêtre ouverte et regardait l'horizon bleu des montagnes en soupirant. Peut-être se rappelait-elle l'enfant qui avait pris la route, choisissant le chaos du monde d'en bas, par-delà la Grande Fissure, au lieu de la quiétude de Pizzico. Mais peut-être aussi ne faisait-elle que reposer ses coudes et son regard en les plongeant dans l'immensité du paysage suite à une longue journée de labeur.

De toute façon, le départ de certains jeunes gens était dans l'ordre des choses, tout comme l'arrivée de certains autres : des amours de montagne devenus maris et femmes des Tarantois-es grandissant. Ce n'était là rien d'inhabituel pour Pizzico. La vie était simple dans le hameau, mais pas aisée pour autant. En vivant si haut et si reculé-e-s du monde, par-delà toutes les routes qui se trouvaient coupées net par la Fissure encerclant le village, il fallait pour les Tarantois-es être autosuffisant-e-s. Les professions disponibles se comptaient sur les doigts d'une grosse main : agriculteur-riche, éleveur-euse, instituteur-riche, artisan-e d'objets de première nécessité, soignant-e et Gardien de la Fissure. Cette dernière profession, réservée aux hommes, était un poste tenu par les Tarantois-es en haute estime. Trois Gardiens se succédaient jour et nuit, effectuant des marches de surveillance de huit heures d'un bout à l'autre de la Fissure qui marquait l'entrée de Pizzico.

Les jours se ressemblaient à Pizzico. Ils s'enchaînaient les uns aux autres, et le temps aurait pu passer à reculons, les journées se succéder en sens inverse, personne ne s'en serait aperçu avant de constater son propre rajeunissement. Le vieux château, posé sur le sommet de la montagne, enveloppait les rues étroites de Pizzico du grain rassurant de ses vieilles pierres. Tout comme les larges prairies et forêts de la vallée, fidèles à elles-mêmes jour après jour - parfois nettes au point que l'on puisse en distinguer chaque arbre, parfois dissimulées sous des nuages de brume longs et plats - et tout comme la mer au loin vers l'ouest, petite bande d'un bleu laiteux qui accueillait chaque matin les Tarantois-es de sa présence au pied du ciel, rien ne changeait à Pizzico. Chacun-e vivait sa vie de la façon prescrite, prédite, suivant dans l'ordre les étapes de l'existence, sans poser de questions. Pressentant peut-être qu'il n'y aurait pas de réponse. Grâce à cela, personne ne souffrait d'anxiété dans la petite bourgade de Pizzico. Enfin, en théorie du moins.

Durant les mois d'été, peu après quatorze heures, une grande chaleur engourdisait Pizzico et tous les sons s'assourdisaient. Les magasins fermaient, chacun·e se retirait derrière les murs épais de sa maison jaune, orange ou rose pour s'allonger dans une ombre réparatrice. Tout le monde, sauf Emilio, le Gardien du premier tiers, qui surveillait la Fissure de huit heures à seize heures. Bien sûr, il n'y avait pas d'ombre à proximité. Aucun arbre ne poussait dans les environs immédiats de la Fissure, malgré les efforts de Gardiens successifs pour en planter. Autour de la Fissure, tout n'était que sable et rocs, comme un désert localisé - bien qu'une multitude de petites pousses, fleurs et plantes aux feuilles rocamboliques puissent être aperçues à l'intérieur, grimpant le long des parois. Mais, pour une raison que personne ne parvenait à comprendre, cette végétation mystérieuse ne se hasardait pas au-dessus du sol. Aussi, Emilio patientait, suant à grosses gouttes sous sa chemise de coton et son chapeau à large bord.

Cet effort quotidien, cette liquéfaction, l'avait, lui semblait-il, ramolli de l'intérieur. Il se remémorait avec nostalgie l'élan qu'il ressentait, adolescent, l'ambition qui l'habitait et l'avait poussé à devenir Gardien de la Fissure. Pour le prestige... Mais qu'espérait-il au juste? Jamais il n'avait soupçonné le vide qui s'ouvrirait en lui et avalerait ses désirs sous ce soleil de plomb. Il était devenu un homme creux. Chaque jour, alors qu'il arpentait la Fissure aux heures les plus chaudes de l'après-midi, pensant aux Tarantois·es parti·e·s à la sieste, Emilio se sentait vieux. Malgré son âge peu avancé, il lui semblait qu'il fût un vieillard et que les jours se succéderaient indéfiniment ainsi, qu'il n'avait plus rien à attendre de la vie.

\*

Il ne s'était jamais rien passé d'inhabituel dans la petite bourgade de Pizzico. Pourtant vint un matin où Emilio accourut plein de stupeur sur la place du village.

- Il a disparu! Sergio a disparu, je le trouve nulle part!

Les artisan·e·s, au bruit de ses cris, sortaient l'un·e après l'autre des petites maisons de pierres où iels confectionnaient chaussures, couverts ou paniers en osier. Emilio se tenait tout tremblant au centre de la place.

- Comment ça, disparu?

Vera, la cordonnière, regardait Emilio avec soupçon. Elle ne se l'avouait pas vraiment mais elle n'avait jamais compris ce que ce petit homme taciturne, qui tuait les rongeurs pour les empailler et les exposer dans son salon, avait de plus qu'elle, lui donnant le droit, contrairement à elle, d'être logé et nourri en échange d'une promenade journalière de huit heures. Ce qui, certes, devait occasionnellement s'avérer lassant.

- Ben, je suis arrivé pour mon tiers et Sergio n'était pas là... J'ai fait deux fois la longueur de la Fissure entre le Mont Carrare et le Précipice de Malépine ; pas moyen de l'apercevoir.

- Et toi, constatant sa disparition, tu abandonnes lâchement ton poste pour courir dans les rues et crier ta frayeur ?!

C'est Gino, ébéniste, qui avait lancé cette accusation d'une voix puissante. Elle s'abattit sur la petite foule comme une sentence. Emilio, soudain accablé de honte, baissa les yeux. Il n'avait pas réfléchi à son acte. Pris de panique en ne trouvant pas Sergio à son poste, ce qui ne s'était jamais produit en douze ans de travail d'équipe, il s'était encouru pour en avertir le village.

Mais ne lui a-t-on pas répété, il s'en souvient à présent, durant sa lointaine année de formation, de ne jamais, au grand jamais quitter son poste et laisser la Fissure sans surveillance ? Tout au plus peut-il la quitter des yeux une minute pour observer le vol haut d'une flèche d'oiseaux dans le ciel ou pour échanger quelques mots avec le collègue venu le relayer. Même s'il doit pisser, l'habitude est de le faire face à la Fissure. Ils ont un jeu, ses collègues et lui, à qui parviendra à diriger son jet avec une précision suffisante pour que celui-ci tombe en plein dans la Fissure, là où elle se fait étroite et profonde, et disparaisse dans ces ténèbres impénétrables.

Mais pourquoi était-ce si important qu'il y ait toujours des yeux fixés sur la Fissure ? Que pouvait-il se passer en cas d'interruption du regard, et que risquait Pizzico ? Emilio ne s'en souvenait plus... À moins que cette information ne fût pas divulguée aux Gardiens lors de leurs études ? Comme s'il lisait dans ses pensées, ou dans la honte qui transformait son visage en une grimace pitoyable, Gino continua sur sa lancée.

– As-tu seulement idée, Emilio, du péril dans lequel tu viens de placer tous les Tarantois ? De la menace que tu fais peser sur le village ? Gardes-tu le moindre souvenir de ce que tes professeurs ont tenté de t'enseigner quand tu étudiais pour devenir Gardien de la Fissure ? Nous discuterons ce soir de ce qu'il a bien pu advenir de Sergio, mais pour l'heure, je t'enjoins de retourner à ton poste, immédiatement. J'espère pour toi que rien n'est sorti, là-bas... Que tout a la même apparence qu'avant... Sinon... Tu es une honte pour Pizzico, Emilio, une honte !

Alors qu'Emilio, tout penaud, s'en retournait patrouiller le long de la Fissure, une foule d'habitants pressait Gino de questions. Mais celui-ci les chassa de la main comme s'ils eussent été des mouches, revenant à grands pas vers son atelier.

Cet homme à la carrure massive, sur qui l'âge semble glisser sans creuser de sillons, n'a jamais exercé lui-même la fonction de Gardien de la Fissure.

Mais il a quelquefois été professeur, lorsque l'un des Gardiens mourait ou prenait sa retraite et qu'il fallait former un jeune homme pour le remplacer. C'est de son grand-père qu'il tient son savoir au sujet de la Fissure - un savoir secret, ignoré de la majorité des Tarantois, qui acceptent sans en connaître la raison l'existence de cette Fissure, à l'entrée de leur village et tout autour, là où elle court à travers les montagnes sous la forme d'une très fine fente, et la présence de ces hommes qui la gardent.

Mais Gino n'a pas été le professeur d'Emilio, et il maudissait intérieurement ceux qui l'ont été. Visiblement, ils ont échoué à inculquer à cet homme irréfléchi la règle élémentaire et cruciale, que tous les Gardiens de la Fissure se devaient de respecter pour assurer la sécurité de Pizzico : rester auprès de la Fissure, observer la Fissure, faire perdurer cette tradition de veille sans se poser de question. Si leurs ancêtres le faisaient, c'est qu'il y avait une bonne raison à cela.

À présent, Gino faisait partie du Conseil de Pizzico. Un groupe d'hommes vieux, habitués à la vie et à ses répétitions, et chargés, si une anomalie survenait malencontreusement dans le cours paisible des jours, de l'annihiler au plus vite.

Revenu auprès de la Fissure, Emilio la scrutait avec angoisse. Quelque chose avait-il changé ? Il sursautait dès qu'un rayon de soleil se posait auprès de lui, modifiant l'apparence du paysage. Il lui semblait apercevoir des choses vers le fond, à travers la mince fente que devenait la Fissure en s'abimant. Des taches de lumière, des étincelles visibles un seul instant. Mais comment savoir s'il créait lui-même ces impressions en fixant la Fissure trop intensément, ou si ces apparences étaient normales ? D'habitude, il ne portait pas une telle attention vers le centre de la brèche.

\*

Suite à ce premier événement inhabituel survenu de mémoire de Tarantois·e dans la petite bourgade de Pizzico, chacun·e n'avait que la Fissure à la bouche, ce soir-là, à la taverne. Les histoires d'horreur allaient bon train à son sujet, tout comme les bouteilles de rouge. Severino, éleveur de moutons, raconta le récit d'une jeune fille qui avait glissé dans la Fissure, des siècles auparavant, à un endroit caché dans les montagnes où elle est juste assez large pour laisser passer le corps menu d'une adolescente de seize ans. Était-elle morte sur le coup, la nuque brisée, ou avait-elle dépéri lentement, de froid et de soif, seule au fond du gouffre ? En tous cas, assurait Severino, les Gardiens de la Fissure ont pour mission d'empêcher son fantôme de venir hanter les maisons de Pizzico.

Maria, la couturière qui rapiécait les vêtements de tout le village, relatait à une autre table l'histoire qu'elle disait tenir de son arrière-grand-mère. Celle-ci aurait vécu dans son enfance l'ouverture de la Fissure, conséquence d'un tremblement de terre terrible. Impuissant·e·s, les villageois·e·s, pris·e·s dans la tourmente, s'étaient rassemblé·e·s sur la place de Pizzico et avaient prié sans discontinuer, se relayant pendant des jours et des nuits tandis que la terre vibrait et que leurs maisons s'effondraient tout autour d'eux. Leur ferveur finit par faire pitié à Dieu, qui interrompit le tremblement de terre et leur rendit la sérénité qu'il leur avait volée, à une condition : cette piété dont ils avaient fait preuve en se relayant dans la prière ne devait jamais cesser, de jour comme de nuit. Alors, le tremblement de terre ayant creusé une longue fissure à l'entrée du village, laquelle leur rappelait la pitié de Dieu, les Tarantois·es s'organisèrent pour qu'il y ait toujours quelqu'un au bord de la brèche, fixant ses profondeurs avec reconnaissance et dévotion. Pourquoi des hommes uniquement ? Cela, Maria ne le savait pas. C'était peut-être une règle plus récente, pour éviter que les femmes ne doivent s'absenter huit heures d'affilée, car qui s'occuperait des enfants ? Qui ferait la cuisine et le ménage ?

Emilio s'était lui aussi aventuré à la taverne ce soir-là, sans trop savoir ce qu'il allait y chercher. Un peu de camaraderie peut-être. Une oreille amie qui

lui dirait que tout allait bien, qu'il n'avait rien fait de mal. Mais il s'était retrouvé seul à sa table. Tout le monde l'ignorait. Même Michele, le barman, qui plaisantait généralement avec tout le monde de sa voix tonitruante, lui avait tendu la bouteille sans un regard, accompagnée d'un verre mal lavé.

Confronté à cette antipathie éclatante, Emilio n'avait pourtant pas supporté l'idée de perdre la face. Il s'était assis à une petite table en plein milieu de la taverne et avait entrepris de vider sa bouteille, verre après verre, en prenant tout son temps. Ce n'était pas là pour lui un comportement habituel, et il sentait avec acuité le poids de chacun des regards qui l'évitaient. Ces absences le transperçaient comme des lames. Il lui semblait devenir progressivement invisible à force d'être ignoré, et à mesure que le vin puissant engourdissait ses membres.

Tout en s'enivrant, Emilio ne pensait à rien de précis. À travers le brouhaha ambiant, certaines voix, certaines remarques lui parvenaient. En parallèle des légendes au sujet de la Fissure et de ce qu'elle pouvait dissimuler, les Tarantois·es évoquaient le disparu. Iels n'en parlaient qu'à demi-voix, comme d'un sujet tabou. Mais au creux de la nuit, vers le fond des bouteilles de rouge, les langues se délièrent. Et ce qui en sortit n'était pas très gentil.

« Vera, me raconte pas de sornettes », disait Gerardo en tanguant sur sa chaise. « Je suis sûr qu'il t'a sautée, le Sergio. Il avait une lueur vicieuse au coin de l'œil. Qu'est-ce qu'il faisait toutes les nuits au bord de la Fissure ? Moi, je suis sûr qu'il baillait pas aux corneilles. Le fin mot de l'histoire, c'est qu'un mari jaloux l'aura jeté dans le trou, je vous dis. »

Une autre conversation avait pris forme à la gauche d'Emilio, entre les trois institutrices de l'école primaire de Pizzico. Arianna, la plus jeune, s'était penchée vers ses collègues et parlait à toute vitesse, sans se rendre compte que sa voix s'élevait au fur et à mesure de son excitation.

« Je sais que je devrais pas dire ça tout haut mais franchement... Moi, je suis plutôt soulagée qu'il ait disparu. Pas que je souhaite qu'il lui soit arrivé un malheur, hein, j'espère qu'il a juste décidé de partir du village... Mais je ne me suis jamais sentie à l'aise avec lui. Il me faisait un peu peur. Le fait qu'il ne parlait pas beaucoup... On ne le voyait jamais à aucune fête. Il était trop mystérieux. Et puis, sa peau, elle était trop sombre pour quelqu'un qui dort la journée et qui est dehors la nuit. Il n'avait pas la possibilité de bronzer, alors pourquoi il était si brun ? Moi, je trouve ça louche. »

Posant son dernier verre vide sur la table, Emilio se décida enfin à rentrer chez lui. Quelque part dans son esprit embrumé, il se demandait dans quel but il s'était infligé cette torture. En tous cas, il n'était pas saoul au point de ne pas ressentir le profond dégoût que toutes les conversations entendues pendant la soirée avaient instillé en lui.

\*

Les jours qui suivirent, il ne se passa rien d'autre d'inhabituel dans la petite bourgade de Pizzico. Les agriculteur·rice·s allaient au champ, les éleveur·euse·s s'occupaient de leurs bêtes, les artisan·e·s confectionnaient leurs objets, les cuisinier·ère·s pétrissaient les pâtes à pain, à focaccia et à pizza. Mais Sergio ne reparut pas, et son absence prolongée distillait comme un poison dans les cœurs et les esprits des Tarantois·es.

Giovanni, Gardien de la Fissure réserviste, fut engagé pour les tiers officiels, et l'on se mit en quête de deux nouveaux jeunes hommes à former. Il aurait été fâché de se retrouver avec de nouvelles disparitions sur les bras, et plus aucun Gardien en réserve. La peur s'emparait progressivement du village. C'était une crainte diffuse, dissimulée, qui jaillissait dans les esprits la nuit surtout, lorsque chacun·e repensait à l'histoire qu'iel avait entendue l'autre soir, à la taverne, et guettait les signes du fantôme ou de la colère de Dieu.

L'isolement d'Emilio allait grandissant. Il passait le plus clair de son temps libre seul chez lui, puisque tous·tes les Tarantois·es le regardaient de travers lorsqu'il se promenait dans les rues du village. Et pour Giovanni et Benedetto, le troisième Gardien officiel, les temps n'étaient pas faciles non plus. Ils sentaient peser sur eux la responsabilité du bien-être de tout un village et il leur était de plus en plus difficile, sous cette pression, de passer leur tiers seul, à observer une Fissure qui avait pris des allures cauchemardesques. Emilio contemplait parfois avec envie le chemin qui s'étirait par-delà la brèche, menant au vaste monde. Lui qui avait toujours pensé passer sa vie à Pizzico, le paradis sur terre, voilà qu'il se mettait à rêver d'ailleurs.

Giovanni, pour sa part, était fort mécontent d'avoir été arraché à la profession de boulanger qu'il avait appris à aimer, pour se trouver désœuvré, à errer du noir de la nuit jusqu'au petit matin le long de la Fissure. Il avait hérité du pire tiers, pensait-il. Certes, cette formation, il l'avait suivie des années auparavant. La Fissure l'avait fasciné, dans sa jeunesse, et il voyait une certaine gloire à occuper le rare métier de Gardien de la Fissure. Mais plus maintenant. Faire du pain lui manquait - le pétrissage de la pâte, les odeurs de cuisson, et le matin venu, le sourire des gens qui venaient lui en acheter.

Benedetto était sans doute le Gardien qui souffrait le moins de la situation. À vrai dire, c'était un secret, mais d'autres motivations que la gloire ou la responsabilité d'un bon père de famille l'avaient poussé à devenir Gardien de la Fissure. Il avait été attiré par le calme, le silence, la possibilité de passer huit heures seul, sans personne pour l'interrompre dans ses réflexions et sa contemplation du monde. Souvent, son regard se perdait à l'horizon et caressait les sommets de montagnes lointaines. Il y lisait des histoires fantastiques peuplées de créatures aux dos pointus et aux museaux chatouillés par les nuages, qu'il consignait dans un petit carnet. Ce carnet, c'était son jardin secret. Il le dissimulait dans une poche qu'il avait lui-même cousue à l'intérieur de sa veste. Pas que ce soit à Pizzico une chose interdite que d'écrire des histoires et dessiner des croquis, mais il sentait confusément que sa famille

n'aurait pas compris. En tous cas, quand il écrivait ces petits poèmes, il oubliait tout de la responsabilité qui lui incombait et des possibles événements surnaturels à l'origine de la disparition de Sergio.

Plus les jours passaient et plus Emilio était torturé, intérieurement, par un sentiment de culpabilité en lien avec la disparition de Sergio. Cela était pour lui d'autant plus difficile à supporter qu'il n'avait rien de concret à se reprocher. La grande distance qui s'était creusée entre lui et le reste des villageois·es en était peut-être à l'origine et il regrettait sa vie d'avant, qui lui paraissait appartenir à une ère hermétiquement séparée. La disparition de Sergio avait créé un avant et un après dans son existence et sa mémoire. Il découvrait avec effroi les paysages intérieurs qui se dessinent lorsque surviennent des événements inattendus - sentiers arides, sommets panoramiques et ravins brutaux. Il aurait voulu pouvoir faire machine arrière, remonter le temps et sauter par-dessus la brèche créée par l'événement - que tout redevienne comme avant. Mais il n'avait pas d'autre choix que de faire face au présent et aux nouveaux visages que dévoilaient les Tarantois·es confronté·e·s à l'incertitude et à la peur.

\*

Dix jours exactement après la disparition de Sergio, Emilio sortit de sa maison à huit heures moins le quart, comme à son habitude. Au premier coup de cloche de l'église du village conviant les fidèles à la messe. Mais il ne fit que saluer au passage les Tarantois·es qui sortaient de leurs maisons jaunes, oranges ou roses aux balcons débordant de plantes vertes, et qui lui retournaient son salut avec froideur, ou pas du tout. Emilio se rendait à la Fissure pour son shift journalier, de huit heures à seize heures.

Il ne s'était passé qu'une seule chose inhabituelle dans la petite bourgade de Pizzico, mais ce jour-là, qui était un samedi, il s'en passa une deuxième. Alors qu'Emilio scrutait la Fissure, bien décidé à faire son travail à la perfection pour que les Tarantois·es n'aient plus rien d'autre à lui reprocher, il

perçut un mouvement vers le fond, là où la Fissure n'était pas plus large que quelques focaccias.

Emilio se figea. Son esprit se fit blanc, plus immaculé que les sommets des montagnes qu'il observait de sa petite fenêtre les soirs d'hiver. Jamais il n'avait perçu de mouvement au sein de la Fissure, et jamais il n'avait sérieusement pensé que cela puisse arriver, bien qu'il ne la quittât pas des yeux, chaque jour pendant huit heures. Cela faisait partie des choses que l'on ne questionne pas mais qui ne peuvent, qui ne doivent jamais changer. Et Emilio, malgré de gros efforts pour fouiller dans sa mémoire, ne parvenait pas à se souvenir de ce qu'il convenait de faire dans le cas présent. Peut-être avait-il vraiment tout oublié de ses études de Gardien de la Fissure.

Cependant, le mouvement continuait et s'accroissait au cœur de la Fissure. Bientôt, sous le regard stupéfait et apeuré d'Emilio, un bras en sortit, puis un autre. Les bras, vêtus de manches longues et trempées, furent suivis d'une tête et d'un visage crispé par l'effort. Mais les bras faiblissaient. De quelles profondeurs cet homme mystérieux s'était-il hissé le long de la paroi ?

Le visage se tourna vers Emilio.

« – Hé, toi ! Tu pourrais m'aider ? J'en peux plus ! Je vais lâcher... »

L'accent d'angoisse dans la voix de l'homme mit sans doute en mouvement les membres d'Emilio, car sa raison ne répondait plus et il ne comprit rien à ses paroles. Il aida l'homme à s'extraire de la Fissure. C'était un individu de grande taille, blond aux yeux bleus, le teint très clair, vêtu d'un costume déchiré et maculé de boue. Il s'adressait à Emilio dans une langue étrangère.

« – Je ne comprends pas ce que vous dites, tenta Emilio. Je m'appelle Emilio, ajouta-t-il en pointant l'index vers sa poitrine.

– Edouard, Edouard », dit l'autre en imitant son geste.

L'échange dura comme cela quelques minutes, de façon hachée et laborieuse. Grâce à ses gestes et à ses mimes expressifs, Emilio comprenait que l'homme venait d'un pays étranger, quelque part au nord, où il faisait très froid. Mais comment était-il arrivé dans la Fissure? Cela, Emilio ne le comprenait pas du tout.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? Emilio, à qui tu parles ? »

Ce dernier sursauta en entendant la voix de Benedetto qui arrivait déjà, de son pas trainant, pour le shift de seize heures. Le temps avait dû filer.

« Cet homme... Apparu dans la Fissure... »

Emilio ne savait comment expliquer ce qui venait de se produire, d'autant plus qu'il avait la gorge enrouée par la culpabilité. Benedetto allait sûrement s'empresse de le sermonner pour ne pas avoir agi face à cette apparition et fait ce qu'il convenait, quoi que cela pût être.

Mais une lueur d'intérêt, comme un rayon de soleil filtrant à travers le feuillage, se peignit sur le visage de Benedetto, qui s'adressa à l'étranger dans des langues qu'Emilio ne reconnaissait pas. Il en essaya une bonne douzaine, l'une après l'autre. Médusé, Emilio observait cet homme qu'il saluait en vitesse, chaque jour à seize heures, mais qu'il n'avait jamais cherché à connaître et dont il s'était fait une idée, comme un écran hermétique. Une image bien lisse à lui appliquer mentalement, à ce même Benedetto qui conversait maintenant avec l'inconnu dans un idiome mystérieux. Où avait-il appris toutes ces langues ?

« Il dit qu'il est tombé dans un ravin, loin d'ici, dans un pays du nord », expliqua Benedetto après une conversation de quelques minutes avec l'étranger. Et tandis qu'il tombait, le dessus est devenu le dessous, le dessous le dessus, et il s'est retrouvé agrippé aux rochers, à se hisser par notre Fissure.

Puis, après un bref moment de contemplation durant lequel il observa le soleil de l'après-midi se glisser entre les corps massifs de deux montagnes voisines :

« Emilio, c'est toi qui l'a trouvé. Tu sais que tu dois le mener devant le Conseil... »

\*

Conformément à ses craintes, le quotidien d'Emilio ne fit qu'empirer après l'apparition d'Edouard. Le Conseil, après une entrevue d'une demi-heure avec l'accusé (accusé d'être apparu là où il n'était pas attendu, expliqua-t-on à Emilio), et se trouvant dans l'incapacité totale de communiquer avec lui, statua sur l'immigration illégale, et, dans l'attente d'instructions du gouvernement fédéral, exigea qu'on l'enferme dans l'une des grottes aménagées à flanc de montagne - le village ne comportant pas de prison. Emilio fut chargé de lui porter à manger deux fois par jour, avant et après son shift à la Fissure, ce qui allongea considérablement ses journées.

Cependant, les événements se mirent à se multiplier à une fréquence alarmante dans la petite bourgade de Pizzico. À plusieurs reprises, Giovanni revint de son shift à la Fissure en tenant dans ses bras une poule, sortie selon lui de nulle part. « À croire qu'elles apparaissent dans les choux, comme les bébés », plaisantait-il. Les enfants disparaissaient des journées entières, en proie à un nouveau jeu qui rendaient fou·olle·s leurs parents : ils partaient en bande dans les montagnes, se rendaient là où la Fissure n'était plus qu'une fine fente, dans des endroits parfois difficilement accessibles, et passaient des heures, comme hypnotisés, à sauter par-dessus, scruter ses profondeurs obscures et jeter des insectes à l'intérieur.

Mais surtout, les pizzas et les focaccias s'empilaient dans les boutiques, attirant les mouches et les poules surnuméraires, comme si toutes les Tarantoises avaient en cœur perdu l'appétit. Seul Benedetto semblait im-

perturbable. Mais il refusait, malgré les demandes répétées d'Emilio, de l'accompagner à la grotte pour poser d'autres questions à Edouard. Emilio avait beau se creuser la cervelle, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Benedetto refusait de mieux connaître cet homme et lui servir d'interprète. Mais Emilio avait toujours manqué d'imagination, ce qui l'attristait beaucoup.

Pour se rendre à cette grotte, il était forcé de traverser Pizzico d'un bout à l'autre. Le point positif de ses nouvelles missions était qu'elles lui occupaient les mains et l'esprit, remplaçant ses sentiments de culpabilité et d'isolement par le stress d'être en retard pour la prochaine tâche, ce qui le faisait moins souffrir. Personne ne lui adressait la parole, mais c'était devenu habituel. Depuis l'apparition d'Edouard, les Tarantois-es avaient même renoncé à lui rendre des salutations glacées. Seuls les enfants continuaient à le regarder dans les yeux et à lui adresser de petits sourires timides. Toujours fatigué de ses trop longues journées, Emilio marchait lentement à travers Pizzico et entendait beaucoup de conversations en morceaux.

De ces bribes de paroles, Emilio concluait que l'opinion publique était divisée au sujet des récents événements. Fissurée, pourrait-on même dire. Il y avait ceux qui faisaient confiance au Conseil, respectaient son autorité et déploiraient la disparition de Sergio et l'apparition d'Edouard. Ils en remettaient la faute sur Emilio tout en étant incapables d'expliquer en quoi, concrètement, elle avait consisté. Il y avait ceux, les jeunes surtout, qui s'emportaient avec véhémence et disaient que le Conseil avait fait son temps, qu'il n'était composé que de vieux hommes superstitieux et qu'il n'y avait rien d'étrange à tout cela, en tous cas pas au point d'en faire l'unique sujet de conversation à Pizzico pendant des semaines et des semaines. Sergio était parti parce qu'il en avait marre de la vie au village, Edouard était un immigré clandestin fuyant quelque guerre lointaine ou un vagabond cherchant fortune, voilà tout. Et Emilio racontait des histoires à dormir debout pour faire son intéressant, car il était évident que personne ne pouvait apparaître au fond de ce gouffre. D'ailleurs, il était grand temps d'abolir la profession absurde de Gardien de la Fissure. Et finalement, il y avait ceux qui véhiculaient toutes sortes de

théories apparues Dieu sait où, selon lesquelles Edouard serait l'espion d'un peuple vivant sous la montagne et visant à annexer Pizzico à leur empire, et Emilio leur complice. Ou encore postulant qu'Edouard serait l'amant d'Emilio qui aurait poussé Sergio, son ancien soupirant, dans la Fissure, pour ensuite tenter d'introduire Edouard en douce dans le village.

Le point commun de toutes les opinions était une méfiance généralisée à l'encontre d'Emilio et d'Edouard, ce qui, quelque part, les rapprochait, malgré leurs difficultés de communication. Deux fois par jour, Emilio apportait ses repas à Edouard, enfermé dans la caverne. Supposant qu'il devait s'ennuyer, il lui amena aussi des craies et des peintures, des livres (y compris une méthode pour apprendre l'italien sans peine), un jeu de cartes et un petit tambour qui trainait dans son grenier. Chaque jour, il remplissait un seau d'eau au puits, afin qu'Edouard puisse faire un brin de toilette.

Le prisonnier s'était mis à décorer joliment les murs de sa grotte, peignant de grands paysages aux ciels baignés de couleurs. Emilio admirait son talent en silence. Ils n'échangeaient aucune parole, mais une sorte de sympathie s'installait entre eux au fil des jours. Edouard lui souriait à chaque fois qu'il entrait dans la grotte, et ces sourires agissaient comme un baume sur la solitude d'Emilio.

\*

Un jour vers dix-huit heures, alors qu'Emilio apportait à Edouard des parts de pizza empilées et une jarre de vin rouge, celui-ci s'adressa à lui dans un italien un peu boiteux mais compréhensible.

« Pourquoi me tient-on enfermé ici ? » demanda-t-il.

Emilio le dévisagea, stupéfait, se demandant comment cet homme, toujours vêtu de son unique costume crasseux (il semblait l'affectionner davantage que les quelques vieux tee-shirts et pantalons rapiécés qu'Emilio lui

avait apportés), avait appris leur langue en quelques jours dans l'isolement complet. La pauvre Méthode pour apprendre l'italien sans peine n'y aurait sûrement pas suffi.

« Vous parlez italien ? » demanda-t-il d'une voix qui se fendit avant la fin du dernier mot, éclatant en une myriade de gouttelettes qui se répercutèrent sur les parois de la grotte.

Mais Edouard éluda la question.

« Votre Fissure est magique, vous le savez? Il y a plein de trésors à l'intérieur... »

Il s'était levé en prononçant ces mots et il avançait vers Emilio mais celui-ci recula, soudain effrayé. Tout ceci était trop inattendu pour lui.

« -D'où venez-vous exactement ? Qui êtes-vous ?

- Je viens d'un pays très loin, au nord... Mais ce n'est pas important. De toute façon, je voulais partir. Mais pas pour être tenu prisonnier ailleurs.

- Benedetto a raconté une histoire étrange, le jour de votre apparition », dit Emilio, le dos au mur de la grotte.

Il respirait profondément pour essayer de se calmer.

« - Il a dit que vous êtes tombé dans une autre Fissure, puis que le dessus est devenu le dessous, le dessous le dessus, et que vous vous êtes retrouvé agrippé aux parois de notre Fissure, ici à Pizzico. C'est possible, une chose pareille ?

- Je ne sais pas si c'est possible, mais en tous cas, c'est ce qui m'est arrivé. Benedetto a bien traduit. »

Emilio le regardait avec des yeux ronds, ne sachant quoi ajouter.

« - Il y a plein de trésors à l'intérieur de votre Fissure, répéta Edouard. J'ai senti leur présence pendant que je l'escaladais, l'autre jour.

- Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Quel genre de trésors ? Il y a des métaux précieux enfouis au fond ? »

Des images du château de Pizzico recouvert d'or massif apparurent dans l'esprit d'Emilio, avec l'impression malaisante que cette information pourrait changer beaucoup de choses dans le hameau. Lui-même n'avait jamais eu l'idée qu'il pourrait y avoir quelque chose à extraire de la Fissure, quelque richesse matérielle.

« Non, je ne parle pas d'or ou de métaux précieux, répondit Edouard en cherchant ses mots. Je parle d'un autre type de trésor. Quelque chose de plus... intérieur. De plus durable. Je ne sais pas comment vous l'expliquer. »

Emilio le regarda quelques instants sans comprendre. Comme il ne savait pas que répondre à cette déclaration, il n'ajouta rien. Mais il sentait qu'il devait réagir à sa question initiale.

« - Je ne sais pas très bien dans quel but le Conseil vous tient enfermé ici. Je crois qu'ils ne savent pas quoi faire de vous. Je suppose qu'ils ont peur... Mais je vous promets que je ne l'approuve pas. J'ai simplement été chargé de vous apporter à manger.

- Mais moi, je ne veux ennuyer personne. Je peux aussi partir, quitter ce village, s'ils ne veulent pas de moi ici. Pourquoi me garder prisonnier ?

- Mais vous êtes apparu par la Fissure... Moi je n'y comprends rien, vous voyez, mais admettez que ce n'est pas une façon habituelle de venir en visite à Pizzico.

- Sans doute... Mais je ne m'y attendais pas non plus. Ce n'est pas de ma faute si les failles de ce monde sont interconnectées. Je vous en prie, essayez d'intercéder en ma faveur. Je vous en conjure... »

Emilio se retira sans rien ajouter de plus. Il souhaitait venir en aide à cet

homme, mais il ne se sentait pas de taille à tenir tête au Conseil. Il rentra chez lui avec l'impression de trainer son corps comme une masse inerte, plus lourde que d'habitude. Il se sentait cerné par les problèmes insolubles, formant tout autour de lui de hauts murs infranchissables. Où se trouvait donc la fissure qui permettrait de les ébrécher, puis de les fracasser ?

\*

Le lendemain de cette curieuse discussion, vers quatorze heures, Emilio eut la surprise de voir s'approcher la silhouette de Benedetto. Jamais il n'était arrivé à l'avance à son shift, qui plus est de deux heures.

« Salut Emilio, je voudrais te parler », dit Benedetto en arrivant près de lui.

Il était vêtu, comme à son habitude, d'une veste en toile trop grande pour lui et rapiécée de toutes parts. Emilio lui trouva une mine plus concentrée que de coutume. Il avait un air soucieux qui ne lui était pas commun.

« -On marche un peu ?

- Si tu veux », répondit Emilio.

Ils déambulèrent côte à côte le long de la Fissure, mais Benedetto garda le silence jusqu'à ce qu'ils eurent atteint l'extrême limite de la promenade praticable et autorisée pour les Gardiens, là où la Fissure s'engage à la verticale sur la paroi acérée du Mont Carrare.

Ce mur de pierre ondule en s'éloignant des deux côtés de la Fissure et un petit renforcement naturel s'y est creusé, à une dizaine de mètres de là où Emilio et Benedetto se trouvaient. Il faut avoir bien exploré le coin pour en connaître l'existence, si bien que les Gardiens de la Fissure sont peut-être les seuls à avoir découvert cette cachette, située à bonne distance du village. Après y avoir attiré Emilio, Benedetto s'exprima enfin.

« Écoute, Emilio... Je suis désolé de ne rien t'avoir dit jusqu'à présent. Je t'ai laissé t'occuper seul d'Edouard et je suppose que ça n'a pas été évident. Mais je n'avais pas le choix ; il fallait que j'agisse ainsi. »

Benedetto laissa un instant ses doigts courir sur la paroi de pierre et Emilio attendit patiemment qu'il trouve ses mots, tout en pensant à Edouard, peut-être occupé en ce moment même à peindre d'autres paysages aux cieux colorés dans sa caverne. Edouard, qui lui avait dit que la Fissure recelait des trésors.

« - J'ai agi dans le secret pour ne pas que les bruits courent dans Pizzico. Tu es bien placé pour savoir que tout se sait dans ce hameau. Tout s'entend, d'ailleurs, je me demande parfois si les pierres ont des oreilles. Mais j'ai un plan... Bon, excuse-moi, je ne t'explique rien dans le bon ordre. Je vais reprendre du début. Depuis que je suis tout petit, et c'est ce qui m'a donné l'envie de devenir Gardien de la Fissure, j'ai l'intuition qu'elle cache quelque chose. Une puissance, une sorte de pouvoir magique... Mon imagination fonctionne à toute allure quand je suis dans ses environs immédiats. Elle est bien plus fertile que quand je suis chez moi, à la taverne ou ailleurs. Ce n'est pas pour rien, et je ne comprends pas pourquoi les autres Gardiens ne ressentent pas la même chose... Sergio et toi, et sans doute aussi Giovanni, vous avez peut-être été trop formatés durant les études. Ou alors, c'est lié à une sorte de sensibilité naturelle, qui serait plus développée chez moi. Bref... En tous cas, les événements des dernières semaines sont venus confirmer un soupçon qui a germé en moi il y a de nombreuses années.

- Un soupçon de quoi ? demande rhétoriquement Emilio, comme Benedetto s'est arrêté quelques secondes de parler.

- Disons que j'ai compris, maintenant, que le Conseil a toujours voulu empêcher cette puissance de sortir de la Fissure. Ils ont peur qu'elle se transmette aux Tarantois-es et qu'ils trouvent en elles et eux du courage, des idées nouvelles, l'envie d'essayer d'autres modes de vie... Ce qui se solderait sans aucun doute par une dissolution du Conseil. Je ne sais pas pourquoi cela a pris autant de temps, pourquoi c'est seulement maintenant que les choses

changent - c'est peut-être grâce à nous, à notre attitude par rapport à la Fissure, qui lui a laissé plus de latitude que par le passé. Ou grâce à toi, qui n'as pas respecté les règles et outrepassé sans même t'en rendre compte l'autorité du Conseil. Mais en tous cas, elle a enfin commencé à exprimer sa puissance. Un pouvoir à double tranchant... Je crois, personnellement, que la Fissure a avalé Sergio. Il l'avait peut-être offensée. Mais elle a manifesté Edouard, toutes ces poules et quantité de choses invisibles dont tu n'as sans doute pas conscience, mais que moi, je sens distinctement. De l'élan, de l'émerveillement, des idées incongrues...

Suite au discours de Benedetto, Emilio garda un moment le silence. Il ne savait trop que penser. N'était-ce pas là une énième théorie biscornue ? Devait-il vraiment y accorder crédibilité ? De plus, la coïncidence était presque trop flagrante. Se pouvait-il vraiment qu'Edouard et Benedetto lui tiennent à peu près le même discours deux jours de suite sans s'être concertés ? Etaient-ils en train de se jouer de lui ? Mais pour quelle raison ?

En deçà des essais infructueux de sa raison pour comprendre ce qui était en train de se passer, pourtant, Emilio sentait qu'une sorte de métamorphose opérait à l'intérieur de lui-même. Les paroles de Benedetto, faisant écho à celles d'Edouard, se distillaient dans sa conscience et modifiaient sa perception du monde. Un espoir tout neuf germait, celui que l'élan ne l'ait pas déserté pour toujours mais qu'il soit là, encore, à portée de main. L'espoir que le monde ne soit pas aussi fermé qu'il le craignait, et qu'il reste d'autres chemins à emprunter. Déjà Emilio posait un regard différent sur les alentours, cherchant dans l'air ces trésors flottants. Néanmoins, une question le taraudait.

« - Merci pour ta confiance, Benedetto, mais pourquoi tu m'expliques tout ça ? Qu'est-ce que tu attends de moi, exactement ?

- J'attends ton aide, bien sûr, expliqua Benedetto d'une voix douce. Je vais dire les choses comme elles sont. Tout le monde te méprise à Pizzico et tu es devenu l'esclave du Conseil. Tu fais leur boulot de gardien de prison, en plus

d'être Gardien de la Fissure. Je sais que mon secret est en sécurité avec toi, car tu n'as rien à perdre, et tout à gagner.

- Tu as raison sur tous les points. Mais t'aider à quoi ? Tu ne m'as pas expliqué ton plan.

- Effectivement... Il me reste un élément à raconter. »

Benedetto expliqua le temps qu'il avait passé ces derniers jours à écouter les enfants parler, contrairement à leurs parents qui ne le font jamais. Ces enfants qui passent tout leur temps libre dans les montagnes, attirés par la puissance de la Fissure qu'assurément ils perçoivent aussi. Benedetto les a entendu·e·s chuchoter à propos d'une drôle de statue découverte dans la montagne. Ce serait la statue d'un homme géant, tourné vers l'est... Mais elle a une particularité : la Fissure la traverse de part en part. Le nouveau jeu favori des enfants est de se mettre les un·e·s les autres au défi de se glisser à l'intérieur, comme dans une cabane. Mais il s'agirait plutôt d'une cabane hantée. Toustes ne s'y risquent pas ; cela demande du cran. Benedetto se demande pourquoi iels ont si peur de cette statue. Il veut qu'Emilio l'y accompagne la nuit, en emmenant Edouard. Cet étranger a parcouru la Fissure de part en part, il a été tout entier plongé en elle, il a fait corps avec la roche et ses mystères. Peut-être sera-t-il capable d'en comprendre davantage, et peut-être en sait-il déjà quelque chose. Mais en journée, il est trop risqué pour Benedetto d'aller le questionner à la caverne. N'ayant pas été mandaté par le Conseil, s'il traversait soudain le village pour s'y rendre, cela ferait jaser. La prudence est de mise...

Ce que Benedetto espère trouver dans cette statue, comment elle pourrait les aider à renverser le Conseil et libérer les trésors cachés au sein de la Fissure pour les mettre à disposition de toustes les Tarantois·es, Emilio n'a pas réussi à le comprendre. Mais il a accepté. Comme Benedetto l'a si bien exprimé, Emilio n'a rien à perdre.

\*

Durant la troisième nuit qui suivit cette conversation, il se passa trois choses extrêmement inhabituelles dans la petite bourgade de Pizzico, qui survinrent toutes dans le plus grand secret. Premièrement, Emilio libéra le prisonnier dont il avait été chargé de la surveillance par le Conseil. Deuxièmement, trois silhouettes quittèrent le giron rassurant de Pizzico en pleine nuit pour s'engager dans les montagnes. Et troisièmement, des hordes de poules silencieuses semblaient patrouiller dans la rue du village, figurant un drôle de tableau au pied du château, sous la lumière d'une lune presque pleine.

« - Je n'avais pas réalisé que Giovanni en avait ramené autant... Est-ce qu'elles n'auraient pas commencé à se reproduire entre elles ? murmura Emilio en enjambant la volaille qui ne cessait de se jeter sous ses pieds.  
- Chuuut, aucun mot avant d'être sorti du village ! Et fais attention à ne surtout pas leur marcher dessus, il ne faudrait pas qu'elles caquettent! » souffla Benedetto.

Edouard ne pipait mot mais promenait partout son regard curieux. Emilio le surveillait du coin de l'œil. Émanait de cet homme quelque chose de fascinant pour lui. Il n'arrivait pas à se figurer ce que cela faisait d'habiter un autre lieu que Pizzico, et qui plus est un autre pays, très loin au nord.

Les trois hommes marchaient sur les chemins de montagne, éclairés par la lumière vacillante de leurs lampes-torches. Il n'était pas possible de suivre le tracé de la Fissure à partir de l'entrée du village, là où elle était fort large et où les Gardiens la surveillaient, car d'un côté de leur périmètre de promenade, elle se jetait dans le Précipice de Malépine, et de l'autre, elle montait à la verticale sur la paroi du Mont Carrare. Mais Benedetto, qui occupait souvent ses journées libres par des marches solitaires, connaissait comme sa poche le chemin à emprunter pour la retrouver au nord de Pizzico, là où elle réapparaissait en une fine fente après avoir ondulé sur les sommets.

« Les enfants m'ont dit que la Statue se trouvait quelque part vers l'ouest, dit Benedetto d'une voix calme, chargée d'échos caverneux dans le silence

minéral des montagnes. Cela m'étonne, car je me suis souvent promené par là, mais je n'ai jamais rien aperçu de tel. Ces enfants des cimes sont agiles - iels ont peut-être poussé plus loin que je ne l'oserais tout seul. Cette nuit, nous sommes trois. Il est possible qu'il nous faille nous risquer à un peu d'escalade... »

Emilio opina de la tête, résigné et prêt à tout. Edouard continuait d'avancer en silence et Emilio ne pouvait lire l'expression de son visage dans la pénombre. Il brûlait de connaître les pensées dissimulées derrière ces yeux, mais n'osait pas poser de question. Tout en contemplant le tableau merveilleux formé par les silhouettes triangulaires des monts alentour éclairés par les rayons lunaires, Emilio essayait de comprendre les métamorphoses qui avaient cours à l'intérieur de lui. Il se passait un tas de choses nouvelles. Beaucoup d'émotions l'assaillaient, du type qu'il avait cessé de ressentir depuis des semaines, des mois ou des années... Il se sentait ému, fébrile à l'idée d'être à l'orée de quelque chose de neuf. Il pouvait presque percevoir l'espoir qui continuait à briller dans sa poitrine. C'était la lumière du matin jaillissant de la fissure entre deux rocs. Il lui fallait élargir cette ouverture, briser les pierres ; qu'elles éclatent en une myriade de petits galets pour livrer passage à cette lumière avant que le soleil ne se retire. Cela lui donnait du courage d'avancer à trois dans la pénombre, à la recherche d'un mystère, ou peut-être des trésors évoqués par ses acolytes.

Au bout d'une demi-heure de marche environ, Benedetto pointa un doigt vers le sol. Tous les trois s'accroupirent et, à la lumière de la lampe torche, contemplèrent la Fissure toute fine qui courait sur le rocher.

« - Difficile d'imaginer qu'il s'agit vraiment de la même Fissure que celle que nous gardons tous les jours, souffla Emilio... Elle est si petite ! Je ne l'aurais jamais aperçue si je me promenais par ici...

- Et pourtant, on dit que c'est bien la même Fissure, répondit Benedetto. Elle forme un grand cercle tout autour de Pizzico. Je ne pourrais personnellement pas le prouver, cependant, car il est impossible de suivre la Fissure par-delà

le Précipice de Malépine, mais les vieilles légendes sont formelles - elle court sur les parts inaccessibles des montagnes de façon linéaire, continue.

- Un peu comme si Pizzico était le capuchon d'une bouteille mal fermée », ajouta Edouard.

C'étaient les premières paroles qu'il prononçait depuis le début de leur expédition.

« Quelle belle image, renchérit Benedetto. Pizzico, le capuchon du monde... Mal revissé, si bien que la fente qui aurait dû être hermétiquement fermée est restée entrouverte. Et des choses peuvent y transiter. Y entrer ou en sortir. Des hommes, des poules... Des trésors de toutes sortes... »

Écoutant d'une oreille distraite, Emilio scrutait les tréfonds de cette Fissure minuscule à la lumière de la lampe-torche. Il lui semblait apercevoir des couleurs, tout au fond.

« Bon, reprit Benedetto, je pense qu'il nous faut continuer. Je n'ai aucune idée à quelle distance se trouve encore cette Statue... Dirigeons-nous vers l'ouest, et prenons garde de bien suivre le tracé de la Fissure. Nous ne devons pas la perdre lorsque le terrain sera plus accidenté ! »

Les trois hommes reprirent donc leur marche silencieuse, vérifiant de temps à autre à la lumière de leurs lampes-torches s'ils n'avaient pas dévié de la trajectoire de cette Fissure presque invisible. Petit à petit, le terrain se fit plus abrupt et plus accidenté. Bientôt, ils durent s'aider de leurs mains pour progresser. Emilio suivait du bout des doigts la fente qui gravissait les rochers à leurs côtés, disparaissant parfois sous un empilement de pierres précipitées d'en haut, et il était sûr que les deux autres faisaient de même pour ne pas risquer de dévier et gaspiller inutilement leur énergie. Plus personne n'émettait de parole. Seuls leurs respirations saccadées et leurs souffles entrecoupés ponctuaient le calme nocturne, où ne retentissaient pas même les cris des aigles endormis.

« Attendez un peu... »

C'était un chuchotement de Benedetto, qui avait stoppé net son escalade, à quelques pas d'Emilio. Celui-ci contemplait sa silhouette noire découpée dans les rayons de lune. Il se redressa et aperçut ce qui fascinait tant son compagnon : à quelques mètres devant eux, une forme incongrue jaillissait de la montagne. Étaient-ils proches du sommet ? En tous cas, le paysage qui se laissait deviner sous la clarté lunaire était à couper le souffle et semblait constitué d'un espace infini, comme seules les régions montagneuses peuvent en produire.

« Comment les habitants de ces montagnes ont-ils pu construire une telle statue ? »

La voix d'Edouard était peinte de stupeur. En effet, se dit Emilio, c'était la statue d'un géant plutôt que d'un homme. Elle devait bien faire trois mètres de haut, et il y avait tout à parier que sa localisation la dissimulait parfaitement, derrière un sommet voisin ou un massif rocheux, pour qu'elle ne soit pas perceptible depuis les remparts du château de Pizzico. Tous les trois s'avancèrent lentement, à quatre pattes, suivant toujours des doigts la Fissure. Celle-ci s'élargissait progressivement à l'approche de la statue, jusqu'à faire quatre ou cinq centimètres de large au niveau de ses orteils. Puis, gravissant le mollet et la cuisse, sa largeur s'accroissait soudainement, au point que l'on aurait pu y passer le bras. Au niveau du ventre de la statue, elle formait comme une petite caverne, de taille suffisante pour y accueillir un enfant - mais sans doute pas un homme adulte. Elle se faisait fine fente à nouveau pour courir sur l'épaule et le cou de l'homme de pierre, jusqu'à son visage qu'elle partageait en deux selon une diagonale approximative. Passant de l'autre côté du corps, elle suivait un schéma similaire avant de repartir courir à travers la montagne.

« Incroyable, s'émerveillait Benedetto. Vraiment stupéfiant. Et dire que l'événement qui a causé l'apparition de cette Fissure, quel qu'il soit, n'a pas ébranlé cette statue géante... »

Tous trois passèrent un long moment à observer la statue, à la palper, à en explorer tous les recoins. Emilio sentait que la caverne dans son ventre l'attirait confusément, tout en lui faisant peur. Il se dit finalement qu'il était temps peut-être, pour lui, de prendre une initiative.

« – Écoutez, dit-il aux deux autres, qui interrompirent leur exploration. J'ai envie de passer la tête dans le ventre de la statue. Je ne pense pas pouvoir m'y faufiler en entier, mais je peux peut-être y entrer le haut de mon corps... Je sens que cette anfractuosité m'appelle, et je veux comprendre pourquoi elle fascine autant les enfants.

– J'avais envie de dire quelque chose de similaire, répondit Benedetto, mais je n'arrivais pas à me décider. Je ressens moi aussi cette puissance, et pourtant la peur me tient en retrait ; si tu as le courage d'y aller en premier, Emilio, je te suivrai sûrement... »

Emilio escalada la jambe gauche de la statue, prenant garde de ne pas glisser dans la Fissure où il aurait pu se coincer le pied, jusqu'à se trouver en équilibre précaire devant son ventre caverneux. Observant ce gouffre obscur, il prit une grande respiration et plongea sa tête à l'intérieur. Il se pencha autant qu'il le put et réalisa que la caverne était plus grande qu'il ne l'avait cru de prime abord ; finalement, en se maintenant avec les mains et les pieds, il put plonger la presque totalité de son corps dans cette cavité. Ainsi posté, il lui sembla qu'il faisait corps avec la statue. Il sentit une sorte de force se diffuser à travers lui. C'était une sensation étrange mais pas désagréable, comme si la pesanteur du roc lui conférait sa densité.

« Je devrais peut-être éviter de rester ici dedans trop longtemps », songea cependant Emilio, qui avait l'impression qu'il pourrait tout aussi bien se transformer en pierre. Mais pour le moment, c'étaient surtout ses idées qui acquerraient plus de densité, ainsi que sa personnalité. Il faisait l'expérience de sa présence. Plongé dans le noir, il sentait la vie pulser en lui, plus que jamais auparavant. Et il réalisait sa brièveté, sa fragilité. Benedetto et Edouard, qui devaient toujours se trouver à un mètre de lui à peine, attendant patiem-

ment qu'il sorte la tête du ventre de la statue, lui semblaient pourtant à des années-lumières ; dans cette statue, il se trouvait absolument seul. Cette impression, à laquelle il avait déjà pu goûter lors de ses longues journées solitaires à arpenter la Fissure, fut accentuée à l'extrême le temps d'un éclair. Toutes les certitudes de la vie quotidienne furent fendues d'une faille impitoyable. Il était seul et, en un éclair, il ne serait plus. La sécurité conférée par sa routine journalière, le paysage rassurant de son appartement, tout, jusqu'aux regards froids des Tarantois-es, n'était qu'une façade prête à voler en éclat sous le poids de la Fissure. Car tout cela n'était rien face à la vérité élémentaire, minérale, cosmique de son anéantissement certain.

Puis en un autre éclair le ventre de la Statue s'illumina. Les couleurs qu'il avait entraperçues plus tôt étaient là, devant ses yeux. Il pouvait les toucher. Il passa ses doigts dessus et se rendit compte qu'elles étaient moelleuses, comme un cake arc-en-ciel tout juste sorti du four. Il en détacha un petit morceau, qui palpita de vie entre ses doigts. Le voilà, son espoir, son élan perdu ! Il l'avait retrouvé dans le ventre de la statue. Mais pour cela, il lui avait fallu sauter par-delà l'abîme de solitude et de vide qui constituent le cœur de chaque existence. Par-delà la petite fontaine bouillonnante de l'absurdité.

Emilio sortit la tête du ventre de la statue et montra à Edouard et Benedetto son petit morceau de cake multicolore.

« – Vous aviez raison... Cette Fissure recèle des trésors. Des trésors... d'un genre indéfinissable. Je n'aurais jamais cru trouver du gâteau dans le creux d'un rocher. Je vous conseille d'essayer par vous-mêmes, parce que je ne saurais l'expliquer...

– Je comprends déjà ce que tu veux dire, répondit Edouard. Je suis passé par là, moi aussi. Je suis heureux que tu en aies fait l'expérience, car en effet, ce n'est pas une chose que l'on peut expliquer avec des mots. Vas-y maintenant, Benedetto... »

Lorsque Benedetto ressortit lui aussi la tête du ventre de la statue, une poi-

gnée de minutes plus tard, il tenait dans sa paume ce qui ressemblait à un petit bout de nuage.

« – C'est invraisemblable, commenta-t-il. Et c'est magnifique. Maintenant, je sais exactement ce que nous devons faire...

– Et quoi donc ? demanda Emilio, qui caressait toujours son morceau de gâteau moelleux.

– Nous allons faire équipe avec les enfants. Tous les enfants. Allons dormir maintenant, et rendez-vous demain à 8h à la Fissure... Oui, comme pour le début de ton shift, Emilio. Je vous expliquerai à ce moment-là. Tu vas faire l'école buissonnière... »

\*

À compter de cette nuit-là, plus un jour ne passa dans la petite bourgade de Pizzico sans son lot d'événements inhabituels. Le lendemain de l'épopée nocturne d'Emilio, Edouard et Benedetto à la Statue, qui était un samedi, tous les enfants du village disparurent dans les montagnes. Leurs parents en furent consternés, surtout ceux qui comptaient sur eux pour les aider dans les tâches agricoles et domestiques.

Les enfants eurent beau se faire gronder à leur retour, un manège similaire se reproduisit chaque jour de la semaine suivante, au point que l'école était désertée, si ce n'est pour les dizaines de poules qui y semaient la zizanie en caquetant. Les instituteur·rice·s tenaient des conciliabules dans les couloirs entre leurs courses à la poursuite des volatiles et leurs récoltes des œufs abandonnés dans les coins des salles de classe. Iels tentaient d'imaginer une punition collective appropriée, mais le cœur n'y était pas et leurs discussions se soldaient en général par un désaccord sur la meilleure manière de préparer les œufs.

Les enfants, quant à eux, étaient on ne peut plus unis. Les fratries nombreuses se départissaient d'un ou deux membres qui accompagnaient les

enfants uniques, heureusement minoritaires, pour tenir tête à leurs parents quand iels rentraient à la maison. Tant et si bien que les adultes, désespéré·e·s, finissaient par désertier le champ de bataille et se retrouver à la taverne pour deviser sur la perte de repères de la nouvelle génération et le sombre avenir de l'humanité. Face à ce désastre, plus personne ne pensait à l'homme avalé par la Fissure, ni à l'homme recraché par la Fissure, et les membres du Conseil étaient plus préoccupé·e·s par leurs petits-enfants délinquant·e·s que par ce réfugié clandestin.

C'est dans ce contexte de confusion généralisée qu'arriva le dimanche suivant et sa traditionnelle fête de la polenta frite. Mu·e·s sans doute par une longue habitude, les membres du comité d'organisation avaient miraculeusement réussi à tout organiser dans le détail, si bien que toutes les Taran-tois·es se réunirent, comme chaque année, dans la cour du château pour déguster ce mets populaire. L'arôme alléchant de la polenta frite se diffusait de table en table, la fanfare jouait ses tubes immémoriaux, mais tout le monde sentait bien que quelque chose clochait. Les enfants n'étaient pas encore rentré·e·s de la montagne, et leur absence rendait chaque bouchée de polenta aussi fade qu'un morceau de carton. Les musiciens s'époumonaient dans leurs trompettes et leurs trombones, mais ils ne parvenaient pas tout à fait à couvrir le bruit des soupirs des parents inquiets.

Soudain, toutes les têtes se relevèrent en même temps et tous les cœurs firent un bond dans les poitrines. Une clameur faite de pas de course et de rires aigus avait fait taire la fanfare. Tous les enfants débarquèrent en trombe sur la place du château, rendant d'un coup au rassemblement son ambiance festive. Toutes les enfants et trois adultes, qui n'étaient autres que Benedetto, Edouard et Emilio. Mais personne ne leur prêta attention, et ils allèrent discrètement se servir de polenta frite en observant la scène.

Alors que leurs parents, rassérénés et pleins d'affection, les serraient dans leurs bras, chaque enfant sortit un petit objet de ses vêtements. Certain·e·s l'avaient rangé dans leur manche, d'autres dans leur chaussure, dans une

poche ou sous le bandeau qui retenait leurs cheveux. Maintenant ces petits objets bien précieusement entre leurs mains, les enfants les montrèrent aux adultes. Les réactions furent disparates. Face à ces morceaux de beauté, de courage, d'émerveillement ou de temps brut, selon les cas, les adultes étaient ou fasciné·e·s, ou atterré·e·s. Certain·e·s s'enfuirent en courant, d'autres creusèrent un petit trou dans la terre pour y enfouir leur tête. La plupart, cependant, se montrèrent curieux·ses. Emilio constata que certains visages s'ouvraient, depuis le milieu, comme si la même fissure que celle qui balafrait la statue géante venait briser leur figure de toujours pour en dévoiler une nouvelle, cachée par-dessous. Chez d'autres adultes, cela passait par les yeux. Iels observaient l'objet, ébahi·e·s, sans parvenir à en détacher leur regard pendant plusieurs minutes, et celui-ci passait par toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Les plus aguerris questionnaient déjà leurs enfants et certain·e·s repartirent vers la montagne avec leurs parents pour leur montrer la provenance de ces miracles.

« Je pense que la transformation est en cours à présent », dit calmement Edouard en se tournant vers Emilio et Benedetto.

Il avait les traits tirés. Sans doute aurait-il eu besoin d'une bonne nuit de sommeil après cette folle semaine. Il portait toujours son vieux costume maculé de boue. Pourtant, Emilio ne sentait aucune odeur nauséabonde émaner de lui. Tout au plus une senteur salée, comme celle qui voyage parfois jusqu'à Pizzico depuis le large, quand le vent souffle dans la bonne direction. Emilio se fit la réflexion que le regard d'Edouard avait déjà commencé à voyager loin d'eux, si tant est qu'il avait vraiment séjourné à leurs côtés. Peut-être avaient-ils rêvé cet homme surgi de la Fissure. Pourtant, c'étaient de vraies paroles qui leur provenaient de ses lèvres.

« Quant à moi, je ne vais plus m'attarder ici. J'espère pour vous que le Conseil laissera ces enfants briser les certitudes de Pizzico. Mais la mer me manque trop pour que je reste vous aider ; au fond de moi, je ne suis pas un montagnard. Je m'en vais retrouver les vagues, et peut-être naviguer vers le nord. »

Sans prononcer un mot d'adieu, Emilio et Benedetto observèrent ce singulier personnage traverser la cour du château et disparaître dans la rue unique de Pizzico. Sans doute prendrait-il le chemin des montagnes pour passer la Fissure là où elle n'est qu'une fine fente, et entamer la longue descente. La fanfare s'était remise à jouer. Emilio aperçut Gino, seul dans un coin avec une poule, qui semblait boudier. Mais il n'était plus très effrayant, dissimulé derrière les rires des enfants.



## Les bombes d'Alice

Fatiha Idrissi

Elle a largué une bombe, puis une deuxième et une troisième.

– Désolée de vous bombarder (...), a-t-elle enchaîné sans se soucier de l'effet que ses bombes pourraient avoir sur celles et ceux qui les recevront!

Les autres étaient tenaces. Elles détenaient un arsenal redoutable qu'elles chargeaient de munitions chez elles et brandissaient à chaque retrouvaille.

Sans aucune propagande...

Des mitraillettes de mots délicieux aux usages insoupçonnés m'ont percutee en rafales, m'ont secouée au rythme de leur arrivée dans mon oreille, perçant mes postulats linguistiques les plus figés.

Des histoires blindées ont avancé lentement pour prendre place au centre d'un espace de rencontres tel qu'on ne puisse plus jamais les en déloger.

De puissants projectiles de sens m'ont atteinte en plein cœur, propulsés par des récits d'une balistique bien étudiée. D'autres récits plus doux, inattendus et presque murmurés, m'ont insufflé des révélations profondes qui ont soufflé mes préjugés telles des mines antipersonnel piétinées par de maladroits aspirants.

Une courte histoire à bout touchant m'a projetée dans les méandres de ma mélancolie très longtemps délaissée.

Une prose, nonchalante et pacifique en apparence, a provoqué une déflagration dans mes souvenirs d'enfant, les a secoués et dépolvoisiérés.

Des fragments de vie ont criblé mes plus belles certitudes, les ont amochées tout en les rendant plus passionnantes, suscitant une reprise des hostilités existentielles et questionnantes, envers le monde et moi-même.

Une lanceuse de missiles surréalistes qui opère généralement sans guidage a pu m'atteindre et ruiner certains de mes ancrages si pragmatiques et confortables, et pourtant bien pitoyables.

Une fiction aux contours bien aiguisés a tranché l'ennui dans lequel j'hibernais.

Un poème à effet lacrymogène a suscité l'apaisement et la réflexion sereine.

J'ai jeté mes boucliers en toute confiance...

J'en serai l'otage, jusqu'au prochain cessez-le-feu de l'encre et du mot que je ne souhaiterai jamais!

– Désolée de vous bombarder (avec mes lectures de textes) mais notre bon moment m'a motivée!

– Merci Alice pour tes bombardements. Si seulement ils étaient partout comme ça!

Mais ceux qui bombardent ne s'excusent généralement pas !

## Soulèvement

Donatienne Cappelle

Frémissante au bord du précipice, elle rit.

Irradiant sa lumière autour d'elle.

Sous ses froufrous, les vagues se fracassent contre les falaises.

Sa silhouette se dessine, aérienne et féérique.

Usée par les marées, sa robe se soulève avec le vent.

Rosée, sa peau s'essouffle.

Enivrée par l'oxygène venu de l'océan,

Salé.



## Anatomie d'une faille

### Cayetana Carrión

Ce fut un véritable miracle de trouver parmi les décombres d'un mur rongé par le salpêtre, le journal de bord d'un de mes ancêtres, le colonel Pepito Serpa. C'était un gros carnet qui ressemblait à un vieux livre aux pages rugueuses et froissées.

Une très vieille note, poinçonnée du registre légal N° 2965, rendait compte de l'aide pécuniaire octroyée le 30 novembre 1918 à sa veuve, Doña Isabel Del Águila, et à ses huit enfants. Elle avait sans doute été ajoutée par Doña Isabel elle-même au journal de son défunt mari, ou alors par un autre membre de la famille soucieux de conserver ensemble les bouts de l'histoire familiale. Quant à moi, je savais uniquement que le Colonel Pepito était mort en héros en 1916 en sa qualité d'officier durant la guerre du Pacifique qui eut lieu à la deuxième moitié du XIXe siècle.

C'était l'ancien temps, comme disait mon amie Aurita à qui j'avais raconté cette histoire le jour où nous étions descendues à la cave abandonnée de mon immeuble pour chercher mon chat, Lucifus, qui s'y était égaré. Des rumeurs circulaient dans tout l'immeuble à propos d'événements qui s'y seraient produits dans le passé : des "lost people" s'y seraient réfugiés pour fuir le monstrueux événement de la grande fissure, une femme riche y aurait vécu avec son précieux chien, des poules y auraient picoté les murs, quelques tragédies y auraient trouvé un lieu de sépulture. Pour ma part, je n'y étais jamais allée, je n'avais aucune raison de le faire, j'avais même oublié qu'elle existait. J'étais loin de me douter que c'était dans les décombres de ce lieu obscur et abandonné que j'allais trouver un bout de mon histoire mêlé à celui de la grande Histoire.

L'escalier en béton qui nous y menait semblait s'étirer à l'infini. Nous étions partagées entre l'urgence de retrouver Lucifus et la crainte enfantine que ce souterrain nous inspirait. Agencée comme un labyrinthe vertical, la cave déroulait sous nos yeux curieux et inquiets ses murs marqués par des cicatrices

secrètes, des crevasses et des fissures fuyantes qui rendaient compte de l'inquiétante étrangeté d'un passé perdu. Les fêlures, les fractures et les entailles étaient disposées comme une écriture, celle de forces souterraines qui s'ingéniaient à communiquer quelque chose que nous avons perdu. Depuis le monstrueux événement de la grande fissure, il y a un peu plus d'un siècle, tout avait été réduit en cendres, au point d'effacer toute mémoire de faits, d'événements, de légendes, de mythes. Les archives avaient brûlé et seuls restaient les bribes de souvenirs que chacun avait pu se transmettre d'une génération à l'autre.

À mesure que nous descendions les escaliers de la vieille cave interminable, la curiosité prenait le pas sur la peur. Je tenais le journal de bord du Colonel Pepito tout contre moi. Il sentait le brouillard duquel surgissaient de grands vaisseaux de guerre prêts à s'échouer sur la poussière et la suie accumulées, et s'élevaient de gigantesques fantassins qui longeaient les murs éraflés. Et puis, le feulement... ce micro-temps suspendu.

- Shhhh! , murmura soudain Aurita.

Nous marchions sur la pointe des pieds, partagées entre la frayeur de nous trouver face à quelque chose d'inconnu et la joie de retrouver Lucifus. Soudain, une douce chaleur frôla mes pieds et s'enroula avec délicatesse autour de mes jambes. L'angoisse des lieux disparut comme par miracle. Je me penchai pour caresser mon chat. C'est alors qu'Aurita poussa un cri de terreur.

Pourtant, j'étais toujours parvenue à les cacher. Mais cette fois-ci, distraite, j'oubliai de dissimuler les épines qui émergeaient de ma colonne vertébrale à chaque fois que je me penchais ou que je me pliais en deux. De couleur pourpre, elles étaient apparues à l'adolescence. Mes parents avaient mis cette malformation sur le compte d'une maladie rare que j'avais, semble-t-il,

contractée pendant l'enfance. La honte de la différence et l'incompréhension les persuada qu'il fallait la taire. Ce que je fis tout le long de ma vie, sans questionner, sans trop savoir, sans trop comprendre non plus. Mais j'avais une intuition.

Je dus rassurer Aurita. Je lui expliquai que ce n'était ni contagieux, ni douloureux. Juste étrange.

\* \* \*

Le journal de bord rendait compte, par le menu, des exploits et misères de Pepito durant la guerre du Pacifique Sud qui eut lieu de 1879 à 1884, il y a environ 225 ans.

*Le salpêtre est très recherché pour confectionner la fameuse poudre noire qui sert à alimenter les armes à feu, indispensables pour maintenir le pouvoir sur des territoires riches en ressources minérales et en main-d'oeuvre. Les grands empires ont saisi l'importance stratégique de cette substance et ambitionnent de mettre la main dessus pour se l'approprier. La course est féroce et c'est à celui qui contrôlera le salpêtre en premier. Ils oeuvrent dans l'ombre et nous poussent à entrer en guerre. Il n'y a pas de répit ! Le sable à perte de vue ... personne ne peut échapper. Des torrents de sang coulent partout... au-dessus des gisements de salpêtre et des mines de cuivre, des charognards voltigent...*

J'avais la sensation, pleine de tristesse, de marcher avec mon vieil ancêtre, sur les décombres du champ de bataille et de l'accompagner au fil de ses traces écrites qui rapiéçaient point par point une partie de mon histoire.

Comme une vague qui ne finit pas de se dérouler, la poudre noire s'est répandue partout. Elle a traversé le temps et provoqué de nombreux désastres qui ont précipité le monde dans une faille dont l'épicentre était situé à Pizzico, un petit village, parmi tant d'autres, perdu au milieu des montagnes de je ne sais où.

*Les habitants de Pizzico ont développé un sens aigu des affaires. Leur terre regorge de précieux minerais qui attisent la convoitise des puissances coloniales. Ils se font livrer de la poudre noire pour extraire de leur terre de l'or, du cuivre et un tas de métaux rares qu'ils échangent contre de l'argent et des privilèges...*

Je lisais avec attention et fébrilité les lignes posées par le colonel Pepito. Elles étaient tissées d'encre brune, comme la terre. Et comme la terre, les mots et même des phrases entières s'effaçaient par endroits, grignotés par l'humidité, les déchirures du temps et les bouleversements.

Alors que je tournais délicatement les pages, un curieux petit objet jaune-orange se détacha. Je l'examinai de plus près et me rendis compte qu'il s'agissait d'un fragment de coquillage de Spondylus, un mollusque bivalve très ancien, dont l'étrange coquille épineuse décline ses couleurs de l'orange au pourpre profond. En le retournant entre mes doigts, j'eus la surprise de découvrir en son creux une minuscule enveloppe. À l'intérieur de celle-ci, une missive dont les mots disaient ceci: "À Amancay, San Pedro, Atacama, 1881".

\* \* \*

## **Le voyage**

C'est ainsi que je me rendis à l'autre bout du monde, dans le désert de l'Atacama, un des plus arides au monde, à la recherche d'Amancay. Mon amie Aurita m'y avait encouragée, persuadée que le nom d'une fleur disparue est le présage d'hybridités inattendues.

Longé par l'Océan Pacifique Sud qui l'embrume le matin et le soir, ce désert austral est contenu par la zone volcanique centrale des Andes et traversé par une immense faille. Le ciel, exceptionnellement cristallin, répand ses reflets sur le sable incandescent. Et au loin, très loin, la mer s'écoule comme une longue histoire jusqu'aux confins du monde.

## Dans le désert

Cela faisait des jours que je marchais seule sur le sable doré de cette étendue lunaire. J'étais venue jusqu'ici pour me reconstituer, ramasser le temps, réunir mes ancêtres disparus, les sortir de l'oubli, les raconter et retrouver le fil de ma toute petite histoire pour l'attacher à d'autres fils et recréer de nouvelles histoires qui racontent et font revivre des mondes disparus.

Fatiguée par cette longue marche, je m'accroupis. Je plongeais mes mains dans le sable que je laissais filer entre mes doigts comme une petite voix qui susurre quelque chose. La chaleur était intense. Je relevai ensuite la tête et observai le ciel monstrueusement lumineux, presque blanc d'Atacama. Le soleil vorace me happa. Étais-je en train de me fendre en deux, mi-âme, mi-corps ?

... je m'écroulais doucement sur les corps atomisés des soldats du salpêtre, inconnus, disparus dans les failles du temps.

Le sable coulait comme un murmure qui se glissait dans mes oreilles.

\* \* \*

## Un mirage

- Ça y est, elle se réveille.
- Chut, ne la brusquons pas.

J'écarquillai les yeux et me redressai d'un coup. Deux silhouettes me fixaient longuement.

- Qu'es-tu venue faire ici, fille d'Amancay ?, questionna la première.
- Aurais-tu une faiblesse ?, ajouta la deuxième.

Médusée, sans les quitter une seconde des yeux, je me débarrassai du sable qui s'était fixé sur ma peau pendant mon évanouissement. J'avais l'impression qu'il s'agissait d'un mirage... la soif sans doute.

- Amancay ? Comment savez-vous ?
- Il y a beaucoup de choses que tu ignores encore, répondit la première en me tendant un *mate* rempli d'eau fraîche que je buvais avidement. Le désert est un labyrinthe de secrets qui se logent dans chaque grain de sable. Nous sommes les gardiennes de l'histoire que les événements de la monstrueuse fissure ont effacée.
- Vous avez connu les événements de la grande fissure ?
- Nous sommes nées à Pizzico..., répondirent en même temps les deux vieilles femmes.

\* \* \*

## Pizzico

Madame Mullu parlait en se déplaçant autour de moi. Elle raconta comment la folie des habitants de Pizzico avait fini par réveiller la grande fissure qui sommeillait dans les alentours du village. Affligés par l'inexplicable disparition de certains de leurs sujets, ils avaient pu acquérir le salpêtre pour fabriquer la poudre noire. Ils alimentèrent la fissure pour que, en retour, elle leur rende les amis, parents et enfants mystérieusement disparus. Mais ce que la fissure cracha, ce fut de l'or et un tas d'autres minerais précieux, ce qui attisa la cupidité des habitants de Pizzico. Ils décidèrent de continuer à alimenter la fissure, non plus par croyance et conviction, mais par convoitise. Des entrepreneurs et négociants venus du monde entier surent exploiter le côté obscur des gens de Pizzico. Un jour, la grande fissure s'ouvrit comme une immense gueule et plutôt que de cracher les richesses minérales, elle commença à engloutir petit à petit le village et ses habitants, puis ses montagnes, ses rivières environnantes, les forêts et les animaux. Les villes des alentours

commencèrent aussi à disparaître, dévorées par la bouche monstrueuse. Ce fut un temps où les survivants humains et autres qu'humains essayèrent de contenir et de calmer par les voies diplomatiques, scientifiques, politiques, psychologiques et même par la magie, la voracité de la fissure. Des sacrifices furent ordonnés. La technologie fut développée et donna l'espoir que tout s'arrangerait enfin. Mais ce ne fut qu'une piètre illusion, un sparadrap empoisonné sur une blessure devenue profonde, provoquée par la convoitise et le pouvoir. Les choses et les êtres disparaissaient, et avec eux, la mémoire et l'histoire. La fissure s'était alimentée de nous tous et toutes et avait craché en retour tout l'oubli du monde.

\* \* \*

## Amancay

Plus d'un siècle après, malgré les catastrophes et les bouleversements nés à Pizzico, la vie reprit ses droits. Mais elle semblait se tisser sans continuité parce que nous ne savions plus nos origines, ni tous les échanges et mélanges qui nous ont créés tels que nous sommes. J'avais la chance d'avoir pu conserver quelques fragments de mon passé. Mais ce n'étaient que des petits bouts du long fil qui m'unissait à ceux et à celles d'avant.

J'alignai, sur le sable doré, le journal de mon arrière-arrière-arrière grand-père Pepito et le petit fragment de Spondylus. Les deux vieilles dames observaient attentivement ces objets. Doña Churu tenait entre ses mains un petit coffre ambré. Elle le déposa par terre, l'ouvrit, et en sortit un coquillage de couleur jaune-orange, serti d'épines, à qui il manquait un petit morceau.

Doña Churu m'invita à lui accoler le fragment que j'avais en ma possession. Il le complétait parfaitement.

Avant que je ne prononce le moindre mot, elle s'approcha de moi et passa sa main sur mon dos. Elle s'arrêta sur mes épines.

- Tu es bien la fille d'Amancay, la fleur de la mer et du désert, annonça Doña Churu.

\* \* \*

## De retour à Brüssel

Un ronronnement apaisant me réveilla doucement. Aurita était à mon chevet. Elle me passait un gant de toilette humide sur le visage. Je lui demandai pourquoi j'étais dans mon lit, en pleine journée.

- Tu te rappelles que nous sommes descendues à la cave pour chercher Lucifus?
- Oui...
- Eh bien, tu t'es effondrée après avoir trouvé ce vieux journal de bord. Le temps de remonter et d'appeler à l'aide, tu t'étais refroidie.

Lucifus circulait sur mon lit. Je le caressai et sentis sa chaleur qui me rappela mon voyage. Je me demandais s'il n'était pas le messenger de forces chtoniennes dont la mission était d'ouvrir la brèche des souvenirs et des histoires qui nous nouent au présent.

Je saisis le vieux document poussiéreux aux pages jaunes comme le sable. Je le feuilletai de droite à gauche de gauche à droite... mais à ma grande surprise, les pages étaient blanches. Rien n'y était écrit. En tous les cas, si quelque chose avait été écrit, ça s'était totalement effacé. Je continuais de feuilleter frénétiquement les pages désespérément vides. Elles se désintégraient petit à petit entre mes doigts. D'un souffle, je dispersai les microscopiques grains d'or qui s'étaient déposés sur le dos de ma main. L'air s'illumina une seconde... et puis tout retomba dans la grisaille à laquelle nous étions désormais habitués.

## Les têtards

### Marie-Claver Sudila

Ils sont des milliers, ils sont de toutes les couleurs, des jaunes, des rouges, des blancs, des noirs et des bruns. On vient de les déposer, çà et là, n'importe comment et dans la précipitation, en oubliant que ces petits êtres sont très fragiles. Sans un milieu aqueux, leur chance de survie est menacée et souvent, ils se déshydratent et disparaissent. Maintenant abandonnés, ils savent qu'ils ne peuvent compter sur personne. Animés par l'instinct de survie, ils s'organisent. Ils forment des groupes par affinités, ensuite, ils grimpent les uns sur les autres, forment des monticules puis se couvrent de leur gluant qui les tient au frais et les protège du dessèchement et aussi des autres dangers de la nature. Confiants, les têtards et bâtards entament un long et périlleux pèlerinage qui va les déraciner, ratatiner et enchaîner à la recherche des milieux humides. Au besoin, ils se serviront des feuilles, bâtons ou de tout autre chose qui peut leur servir de support pour glisser sans se blesser. Gaiement motivés et lourdement chargés, ils s'en vont clop clop dérapant à chaque obstacle glissant.

Malgré tout, ils avancent à la recherche d'un peu d'eau et peut-être d'une petite mare pour se marrer, nager enfin. Après plusieurs dégringolades, chutes et blessures, les têtards bâtards tombent sur un minuscule ruisseau. À la vue de ce filet d'eau miraculeux béni de tous, même le plus idiot d'entre eux comprend qu'inéluctablement, ce petit filet est un filon qui va les conduire vers un vrai flux aqueux. Il faut, sans tarder, se libérer, se débarrasser de ses compagnons d'infortune encombrants. Chacun essaie de se dégager comme il peut de cet amas gluant qui l'emprisonne. C'est chacun pour soi et sauve qui peut et Dieu pour tous.

Malheureusement, plusieurs d'entre eux périssent écrasés ou le flagelle arraché, ne pouvant plus nager. Les plus rapides sont déjà dans l'eau. Les plus intelligents ont pris soin de garder en dessous du ventre un bon paquet de gluant comme arme pour les batailles prochaines. Elles seront rudes car les places sont limitées. Alors, tous les coups sont permis pour arrêter l'adversaire ou se servir du dos des autres comme raccourci pour dépasser.

On tire et on arrache le flagelle pour stopper, on sème du gluant caché, on fait des queues de poisson, on ramène de la boue sur le ruisseau.

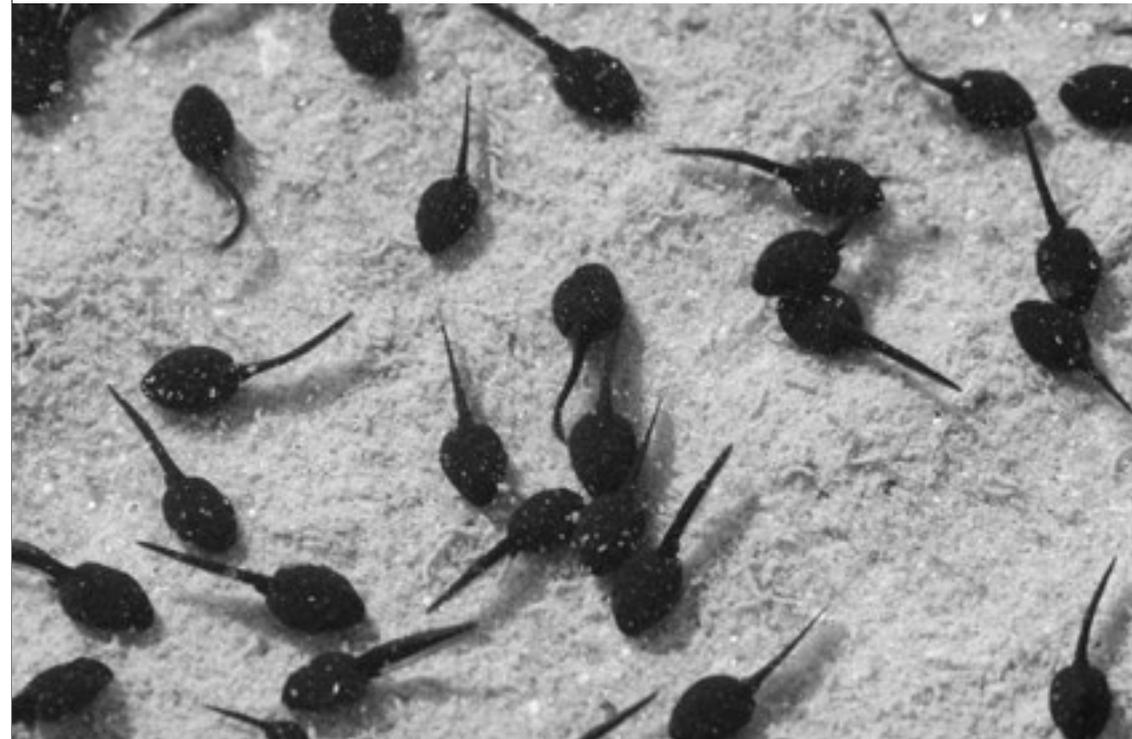
En arrivant vers l'étang, la petite source toute boueuse est plus profonde et arrive à 35 cm au-dessus de la mare à sec. Ensuite, elle tombe en cascade formant un petit bassin dont le surplus d'eau s'écoule dans les rainures de la boue desséchée en formant des fissures où ruisselle un peu d'eau menant vers les bulles au trésor qui émettent le phéromone. Les premiers arrivés dégringolent dans le filet d'eau, se lavent rapidement, histoire de se débarasser de tout ce qui colle. Libres, la course a maintenant commencé. Les poursuivants ont de plus en plus de mal à avancer car le filet d'eau n'est plus un filet d'eau mais un filet collant et boueux.

Dans leur élan de course effrénée, les premiers arrivés, surpris, se trouvent projetés dans le marais à sec. D'autres, paniqués, cherchent à faire marche arrière, ce qui provoque un chaos total, confusion, désorientation, lamentation, tinta mardine. Mais les plus futés profitent du chaos pour s'échapper. Avec leur gluant, ils se laissent gentiment glisser dans l'étang et tombent dans le petit bassin d'eau.

Heureusement, la nature a bien fait les choses : elle a tracé dans la boue desséchée des sillons qui conduisent vers de minuscules mares où il y a plein de boules et dans chacune d'elles se trouve une composante qu'on va appeler X attirée par le phéromone des têtards, qu'on va appeler Y. Dans chaque groupe, le Y doit trouver la X de son groupe. De nouveau, ils se battent car il n'y aura qu'un gagnant dans chaque bulle, on se bouscule et on se bat ferme. Mais il y en a qui profitent de la panique et du désordre ; ils se faufilent dans le petit canal qui conduit vers la X de leur groupe. Le premier engagé dans la voie crée des obstacles barrières pour retarder ses homologues poursuivants. Arrivé à la mare, il fait péter toutes les bulles et ne laisse que la bulle où il y a X qui l'attend. Il fonce la tête la première et laisse ses tentacules à la porte d'entrée pour ainsi boucher le trou d'entrée. Il va tout de suite solidifier l'épaisseur de l'habit pour se protéger des intrus.

Au calme, X et Y vont fusionner et ne devenir qu'une seule entité, un seul être, ils gestionnent. Une petite boule est formée dans la bulle. Avec la permission de son hôte qu'il parasite, il s'installe, se fixe solidement sur la paroi par les cordons qu'il alimente et lui permet de se déplacer dans la bulle qu'on va appeler la matrice, où il nage et se développe. Car chaque mois, il va grossir, c'est-à-dire qu'il va prendre plus de place dans la bulle et cette bulle, chaque mois, va se dégonfler. Il y aura aussi moins d'eau pour faire des acrobaties, mais à 9 mois de gestation, la limite est atteinte, la bulle est au maximum. D'ailleurs, cela fait quelques mois que le fœtus ne se plait plus car il ne sait pas nager à son aise, se trouve à l'étroit et n'a qu'une envie : sortir de cet endroit qu'il commence à considérer comme une prison. Une prison malgré toute la belle vie qu'il a pu mener jusque-là. Il commence à donner des coups un peu partout, cherche une faille, une porte pour s'échapper. Il donne des coudes, des pieds, des épaules, de la tête, finalement il arrive à fissurer cette poche d'où un liquide s'échappe doucement et il profite de ce fluide pour se glisser et sortir en poussant pour élargir la porte de sortie vers un monde inconnu. L'hôtesse a très mal dans son abdomen plein à craquer. Elle attrape des contractions. Elle a envie de pousser et, à chaque fois qu'elle le fait, les muscles se contractent sur le petit être, le poussant vers la porte de sortie. Souvent par la tête pour les plus heureux, d'autres se présentent par les bras ou les jambes ou parfois se présentent mal... Alors là, ça devient un peu plus compliqué, mais ils finissent tous par tomber dans les bras ouverts qui les attendent avec impatience. Et voilà l'être est nouveau-né qui ressemble à la fois à lui, Y, et à elle, X.

Vous qui êtes nés le 14 décembre de cette même année, qu'êtes-vous devenus?





« Une poule sur un mur qui picote du pain dur... »

Alice Jaspert<sup>1</sup>

Une fissure sur un mur  
Une vergeture qui picore ta peau dure  
Craquelure  
Usure  
Pourriture  
Ordure

...

Des murmures, en regardant ta peau mure,  
chaque matin dans la salle de bain

Murmures  
Blessures  
Injures  
Tortures

Face au miroir, secouer la tête, chasser ces idées, évacuer les clichés...  
ne plus se regarder pour tenter d'oublier.

« Une poule sur un mur qui picote du pain dur... »

Une vieille pomme sur un fil qui fracasse son miroir  
Es-tu devenue une caricature ?

Vergetures  
Brisures  
Fractures  
Ruptures  
Censure

...

<sup>1</sup> qui a de la chance d'avoir une maman qui fait de chouettes dessins ! Merci à Paule De Smet !

Tu dis que tu es une sorcière.

Fière de crier que tu n'as que faire des dictats patriarcaux : les vergetures  
sont des boutures, des reliures entre culture et sculpture.

De magnifiques zébrures !

Tu dis que tu es une fière sorcière.

Résolue à faire bouillir, dans ton chaudron, qui osera dire le contraire.

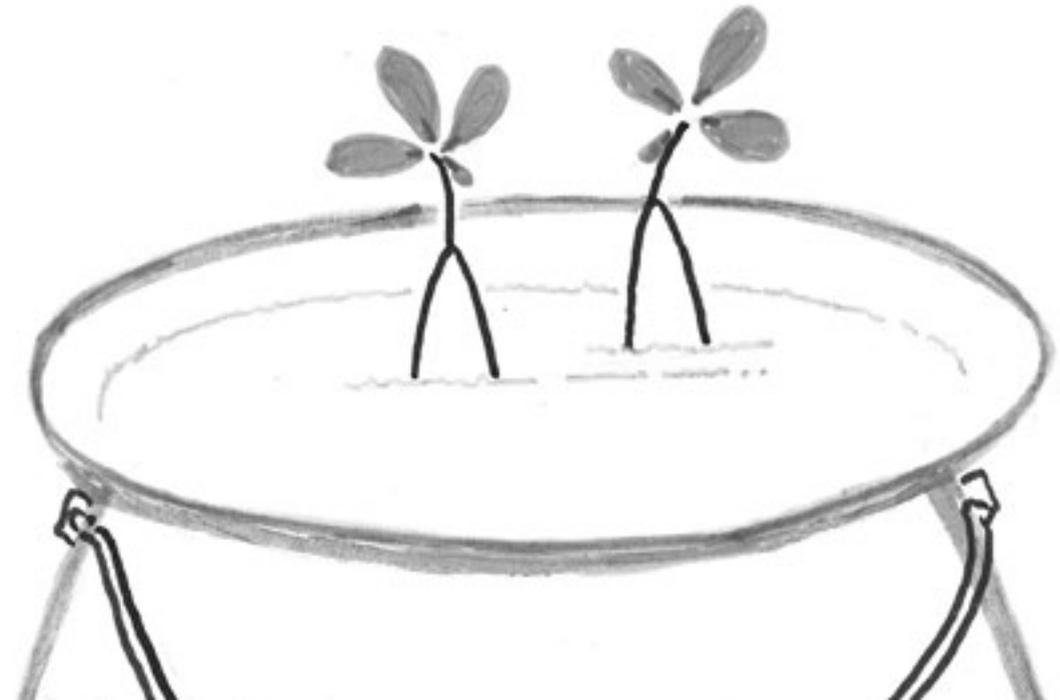
Pourtant, chaque matin, dans ta salle de bain, tu n'arrives pas à faire taire  
les empreintes millénaires.

Et tu t'en veux.

Dans ton chaudron, ce sont surtout tes combats intérieurs et extérieurs qui  
bouillonnent,

avec tes vergetures et tes blessures...

et puis, la poule aussi parce qu'elle en a marre du pain dur.



## Corpus corporis

Donatienne Cappelle

Fissures  
Craquelures  
Écartelée  
Entre  
Deux berges  
Fissurée  
La Terre  
Ma Terre  
Ne pas savoir  
D'où l'on est  
D'où l'on vient  
Qui l'on est  
Et où on va  
Ni d'ici ni d'ailleurs  
No man's land  
Fissuré le cœur  
Craquelures  
Fissures  
Le grillage  
Comme un barbelé  
Me fendille de toutes parts

Il n'est plus adapté, les mises à jour sont résiliées. Black out. Bientôt. Obsole.

Il m'en faut un autre, un nouveau, un tout neuf, un tout chaud, battant, vibrant, la chamade.

Un cœur.

Bientôt.

M'attendra dans un ailleurs.

Peut-être.

Pour le moment,

En attendant,  
Comme un trou  
Dans le mur invisible  
Regarder de l'autre côté  
En vie,  
Avec envie,  
Avec horreur, bonne humeur ?  
Trahir ou rester ?

Être dans l'air du temps  
Mouvementer ou s'immobiliser  
S'en aller pour un long voyage ?  
Avec ou sans bagage ?  
Revenir à sa destinée toute dessinée ou par l'inconnu se laisser tenter ?

Enfin  
Ouvrte  
En deux  
À cœur ouvert  
Par les barreaux je vois un horizon ouvert  
Fil de fer pour refermer la fissure  
À tout jamais  
Traces archéologiques  
D'une opération à haut risque

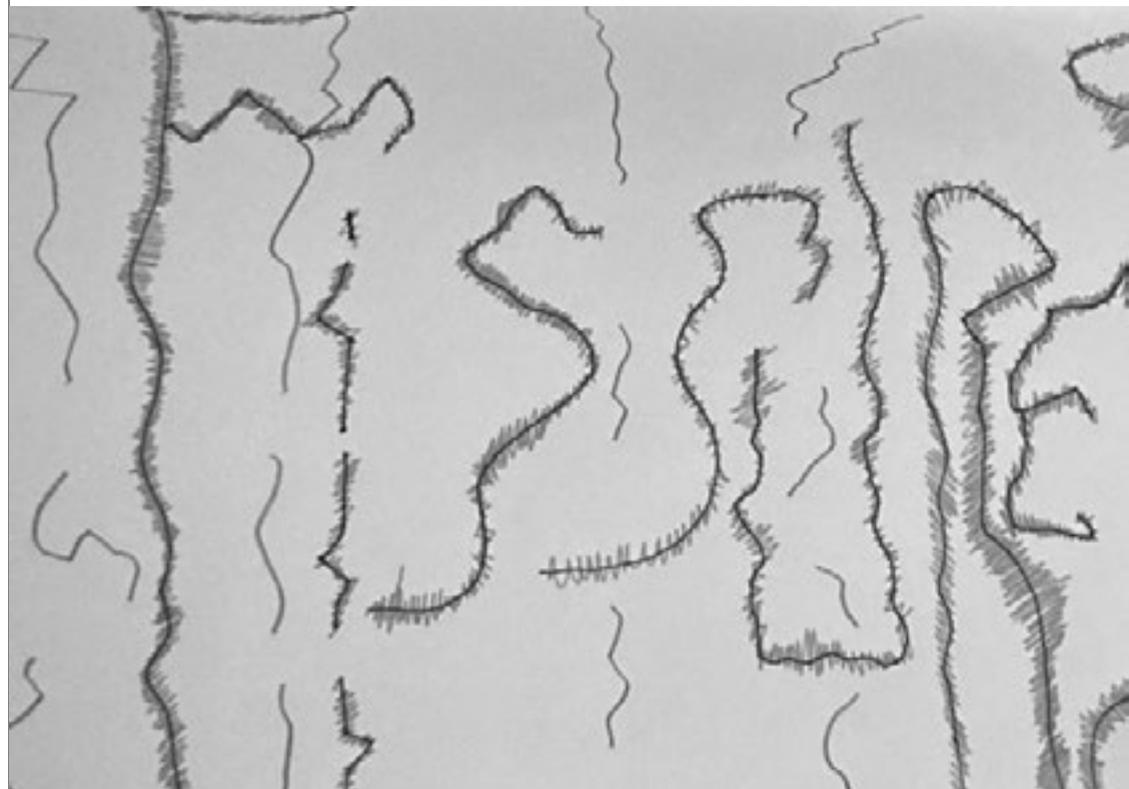
La Terre Corps tremble. Les murs s'écroulent. Le fil des pensées se fracasse. Tu flottes. Entre deux vagues. Tout est blanc et lisse. Tu glisses.  
À la dérive.  
Vogue et vagues.  
À l'âme.  
Tu rames.

L'avenir brisé  
Distorsion cachée  
Encore combien de temps ?  
Les rides de ma table boisée  
S'étirent et pleines de poussière du temps qui passe  
Agrafes trombones allumettes  
Artefacts de gommages violents  
Élastiques à la dérive

Il t'a remplacé. L'ancien est passé tu ne sais où. Et c'est peut-être mieux comme ça.

Elles palissent à vue d'œil mais pas encore assez vite à ton goût. Ils repoussent mais pas encore assez vite à ton goût. Tu voudrais tout avoir sous contrôle. La disparition de tes cicatrices, la repousse de tes cheveux, ton poids, la forme de ton corps, ta faim, ta soif, ton énergie, ton envie de vivre... ou pas. Ton compte en banque, la quantité de déchets que tu crées par an, ta consommation d'électricité, le nombre d'additifs dans ton sandwich, le nombre de pesticides sur tes salades et tes tomates, ton énergie vitale, l'énergie que tu dépenses par jour, le nombre de calories brûlées et ingurgitées, la météo, la qualité de l'air que tu respirez, le comportement des gens. « Les gens, c'est pire que des personnes », disait la grand-mère d'une amie. Tu aimerais pouvoir sortir à ta guise, comme il te plaît. Quand et où il te plaît. Vagabonder, flâner, respirer le temps et le ciel. S'habiller le jour comme la nuit et la nuit comme le jour, porter des tops en hiver et des polars en été. Des lunettes de soleil à minuit et des savates à midi. Sourire aux arbres et aux oiseaux. Sans que les gens ne te dévisagent avec cet air étrange entre peur et colère. Tu déranges leurs petites habitudes. Une gifle pour t'empêcher de t'émerveiller. Un fossé entre eux et toi. Et rien ne vient affaiblir le malaise qui t'envahit à chaque fois que tu mets le nez dehors. Les injonctions, les cris, les regards t'enferment petit à petit. Alors, tu t'isoles, tu te cloisonnes, tu te replies, tu t'encabanes.

On ne pourra jamais effacer tout ce que le corps a enduré, traversé. Mais peut-être rendre plus tangible une certaine légèreté d'être à la vie, au monde. Aux autres. Se tourner vers l'organique, les sens, la matière. Renouer avec le vivant, avec ses brisures, ses craquelures, ses fractures, ses fissures... et crier : « On est vivantes ! ».



## Acrostiches

Alice Jaspert

*Flambées*

*Inattendues*

*Sinueuses*

*Subtiles*

*Utiles, peut-être,*

*Risquées, souvent,*

*Eclairantes, parfois,*

*Surprenantes, toujours.*

*Faire comme si de rien n'était*

*Interroger les uns, les autres*

*Suspendre ses propres pensées*

*S'éteindre doucement*

////////////////////

*Urgence intérieure*

////////////////////

*Rouvrir les yeux*

*Essayer de rebondir*

*S'accrocher à tout prix.*

## Grain-Fleur

Isaline Lefebvre

Grain de sel, fleur de sel, c'est bizarre de vous personnifier, je sais, mais je le sens comme ça car, dans mon être, vous avez vraiment existé. Je vais vous murmurer des mots que vous n'entendrez malheureusement jamais. Mais je n'ai pas envie que votre histoire s'envole dans la brume de 2022 ou la chaleur de 2023.

Hiver 2022. Grain de sel, aujourd'hui, j'aimerais te rendre hommage et te remercier d'avoir existé un temps, d'avoir mis deux petites barres colorées sur la languette qui nous a rendus fous de joie, de nous avoir confortés dans notre conviction lumineuse du désir de donner vie. On était si heureux pendant un petit mois où je pensais que tu poussais au creux de mon ventre. C'était si bon de partager notre joie avec celles et ceux qu'on aime. Puis, je me sentais forte, puissante, ancrée, dansante, confiante, plus seule, à deux. Mais non. Première écho, première fissure : la sonde froide tenue dans des mains inexpérimentées a vu qu'il y avait un problème. Tu n'étais pas là. On a espéré très fort qu'elle se soit trompée, qu'elle n'ait pas fait les bons gestes ou que tu jouais à cache-cache. Les taux d'hormones ont confirmé qu'il y avait un problème. Mais on y croyait quand même encore fort, car ils augmentaient. La deuxième écho a confirmé ton absence, deuxième fissure. Mais on y croyait quand même un peu car le gynécologue parlait d'incertitude et d'espoir. Les crampes endurées deux semaines ont confirmé la préparation à ta sortie mais on y croyait encore, sans se le dire, car mes seins étaient gonflés et j'avais la nausée. La troisième écho a confirmé que tu étais un œuf clair, que je t'avais couvée comme une poule couve son œuf vide. Là, on n'y croyait plus. Troisième fissure. La sage femme m'a donné une petite pilule pour faire disparaître tous les signes de ta présence. La chute hormonale a été violente, je ne m'y attendais pas. Je n'ai quasi pas fermé les yeux la nuit qui a suivi la pilule, je réveillais ton papa en larmes. Et lui, si serein, me tenait tout contre. Les crampes ont redoublé. Les saignements sont arrivés plus tôt que prévu. Alors est venu le moment de prendre les autres pilules. Quatre gélules à entrer en moi, une à une. La muqueuse les a aspirées, les petites contractions se sont déclenchées. Douleurs, surtout quand j'ai senti

glisser ta poche. Mais la respiration, la bouillotte, la musique douce envoyée par mes chers proches, les messages, appels réconfortants, mon amour à côté, les massages ont permis que la traversée soit plus douce. Mes yeux se sont enfin fermés, le sommeil était léger. Le matin il faisait très lumineux, je continuais de saigner mais l'apaisement était déjà plus présent. J'ai pris une douche, et marché jusqu'à retrouver mes petits patients, plein de vie, si touchants, si singuliers, si drôles. S'ils savaient comme ils m'ont aidée à retrouver le sourire, l'énergie, la force d'avancer. En rentrant, je me sentais seule mais forte, puissante, ancrée, dansante, confiante. Le lendemain, mon corps a lâché, j'avais trop donné. Toux, oreilles sifflantes, rhume abondant. Puis vient Noël, entourée de la magie ambiante, de nos familles, tellement soutenantes, je me sentais bien mais le cafard était présent. J'arrivais quand même à sourire, même à rire. Mais il ne fallait pas gratter trop fort sinon la façade tombait. Les fêtes de Noël se sont finies, on s'est réveillés, j'étais stressée, on avait la quatrième écho pour voir si tu étais bien tout à fait parti. Quatrième fissure. Une autre médecin, encore, froide. Mauvaise nouvelle, encore. Elle m'a tendu les quatre gélules, les mêmes, à reprendre. Recommencer le calvaire. Angoisses. Je tremblais, les larmes remontaient. J'étais défaite. Un oncle au téléphone me parlait de curetage, d'aspiration. Quels mots laids, il faudrait en inventer des nouveaux. Alors, on a pris la voiture vers un autre hôpital. Cinquième écho. Toujours ce même tube long et froid mais cette fois inséré par des mains chaleureuses et compatissantes. Les quatre gélules sont confirmées, elle les a insérées. Cinquième fissure. Les contractions sont alors revenues, néanmoins moins fortes que la première fois. J'étais en fœtus couchée sur notre lit. Des caillots de sang apparaissaient au fil des heures, je me disais que c'est bon signe. Mais non, le surlendemain, on y est retourné, sixième écho. Une autre assistante, distante. Elle a prononcé curetage, hospitalisation, anesthésie, antibiotique, pilule. Sixième fissure mais les larmes se sont retenues, je commençais à être blindée. Dans ma chambre d'hôpital, on jouait avec le fauteuil électrique, on riait, j'ai vu un vol d'oiseaux. Masque sur ma bouche, l'anesthésiste m'a dit de respirer et de m'endormir,

ils étaient huit tout autour, tous en blanc. Je me suis réveillée six étages plus bas, c'était fini. Je n'osais pas y croire. Sensation étrange de savoir qu'on a été dans votre endroit le plus intime sans en avoir conscience. On m'a remontée, on m'a donné à manger, on a retiré le cathéter. J'étais tel un pantin. Nous sommes rentrés épuisés et soulagés. On est partis aux thermes, je ne pouvais pas nager mais je me reposais tranquillement sur un matelas d'eau chaude. Les vacances sont arrivées, je me suis retrouvée benjamine avec mes deux parents dans la première maison de vacances que j'ai vue moi-même embryon. C'était bon d'être là. J'avais mal mais l'espoir revenait petit à petit. Les menstruations qui ont suivi l'arrêt de la pilule ont été horribles ainsi que mes états d'âme avant l'arrivée des règles. Mais trois mois après, nous étions à nouveau prêts et confiants.

Printemps 2023. Ça a encore mis un mois pour que les deux petites barres s'affichent à nouveau sur la languette. J'étais seule à les découvrir, folle d'incrédulité et de joie. Fleur de sel, j'ai appelé ton papa, il a partagé cette joie, on était si heureux. On repartait dans le sud le lendemain. Prise de sang avant le TGV puis, en voyant défiler les paysages, je réalisais, doucement, ta présence. C'était agréable de nager dans l'eau lumineuse de ce printemps nouveau, te sentant dans l'ancre de mon ventre. On prenait soin de toi. En rentrant, on était si heureux qu'on a pas pu se retenir de l'annoncer à nos proches, surtout après la première écho où on a vu et entendu ton petit cœur battre. Là, on y a vraiment cru. Les symptômes de grossesse étaient plus que présents, j'avais ma pièce de théâtre qui arrivait, j'avais peur que ce soit trop. Mais tu t'étais déjà éteint avant que je joue. Je ne le savais pas, tu as attendu la fin. Le lendemain de la dernière représentation, on est retourné pour une écho, juste pour nous rassurer après Grain de sel. On se disait que ça ne servait à rien mais on y est quand même allé. Et là, douche froide, septième fissure. Elle a inséré le tube, on t'a vu, on a souri mais juste après on a entendu la voix de la gynéco : « Non, c'est une mauvaise nouvelle, le cœur de votre embryon s'est arrêté de battre il y a une semaine ». Silence, larmes, tourbillon intérieur. Les mêmes mots que quelques mois plus tôt. Quatre citotecs à remettre. On n'était pas prêts. On est rentrés, c'était la

canicule, il faisait si chaud à l'extérieur mais si froid à l'intérieur. Au moins, il n'y avait pas de doute, tu étais déjà parti. On s'est serrés très très très fort des heures durant puis fin d'après-midi, j'ai mis les médicaments. Je pensais savoir à quoi m'attendre mais non, chaque fois, c'est un raz de marée, ça ne sert à rien d'anticiper. Un colis de bonnes choses m'est parvenu puis un autre avec des amies qui m'ont permis de respirer, m'ont bercée et rassurée. Quand elles sont parties, les contractions ont redoublé puis triplé d'intensité. Il faisait très chaud. Je me pliais et criais de douleur, ton père allongé à côté. J'avais la diarrhée, je vomissais et, quand je vomissais, tu sortais par jet. Ça a duré de longues heures. À la fin, j'ai enfin pris une douche et là, ta poche est tombée, j'ai crié, je n'étais pas sûre. J'étais tellement mal que je ne t'ai même pas cherché. Le lendemain, on s'est baladés à l'orée des bois. Le soir, des proches sont venus, on a fait la fête, j'avais plus bu depuis trois mois, j'étais ivre, de sommeil, de tristesse et d'amour. Le lendemain matin, on avait une autre écho, on avait la tête dans le cake, d'avoir bu et pleuré au milieu de la nuit. Tout n'était pas parti... Huitième fissure. À nouveau, les médicaments, elle me les a insérés cette fois directement, je ne sais pas si j'aurais eu la force. Ça a été moins douloureux que la première prise mais les caillots, filaments étaient là ainsi que les crampes au creux du ventre. Le lendemain, on a été dans la ville où on s'est rencontré avec ton papa, chez ses parents si accueillants. Le soir chez les miens. Le lendemain, encore une autre écho, on ne les compte plus, ni les fissures. Tout n'était pas encore parti... Mais refaire un curetage était trop invasif pour mon utérus, elle préférait laisser la nature faire, reprendre une pilule contraceptive et voir lors de mes prochaines règles. La nature a fait son boulot, on est partis à la mer et là, j'ai passé la pire nuit depuis des lunes. Contractions violentes qui m'ont fait sortir du sommeil, il restait une partie du placenta à faire sortir. À pas de loups pour ne pas réveiller la maisonnée, nous sommes descendus aux toilettes toute la nuit. Après avoir vu le soleil se lever, nous nous sommes rendormis avec le chant du hibou et des oiseaux au loin. Le lendemain, le mal était encore là, je ne savais pas rester debout, il fallait que je m'allonge toute la journée. Le jour suivant aussi. Le jour d'après, ça allait un peu mieux. « Vous avez fait une fausse couche. » Mais pourquoi fausse ? Elle était sacrément réelle, vous

savez, il n'y a rien de faux là-dedans. Il faudrait vraiment revoir les terminologies. Arrêt naturel de grossesse, ANG et si on rajoute un E, ça se transforme en ange, comme dirait ma sage-femme.

Après, il a fallu que je souffle et trouver une place juste à cette tristesse qui m'habitait. Que je fasse vos deuils. C'était peut-être encore trop tôt ? Pourtant, on était prêts, vous savez, comme jamais auparavant, on vous aimait déjà de tant d'amour. Je suis triste et en colère, une colère froide envers le fait de m'être tant projetée, envers mon corps qui m'a menti malgré tous les symptômes, envers le corps médical parfois si inadéquat, envers le tabou qui se cache derrière les arrêts naturels de grossesse et tout ce que les femmes vivent, invisiblement. Il faudra encore beaucoup de mots pour panser les maux. Et j'ai peur. Et j'ai de la culpabilité qui me chuchote à l'oreille que j'ai fait quelque chose de travers, que j'ai dû prendre quelque chose de mauvais pour vous. Ça ne sert à rien, je sais, mais elle est là, pernicieuse. Enfin, l'important est que vous avez ouvert une porte d'amour et de joie qui reste en toile de fond. Et vous m'avez encore fait davantage réaliser la chance que j'avais d'avoir un compagnon de route si aimant et confiant, qui, grâce à vous, m'a offert sa vulnérabilité comme jamais auparavant. Et puis, des proches si incroyablement présents et rassurants. Traversée douloureuse certes mais qui renforce, d'une manière ou d'une autre, qui travaille le lâcher-prise, l'acceptation de l'instant, la valeur de la vie et la chance d'être entourés par le vivant. Je ne vous oublierai jamais, vous m'avez fait vivre mes deux premières grossesses et mes premiers instants magiques de maman et encore plus resserré le tissage des liens si précieux autour de moi et pour ça, je vous en suis reconnaissante.

Et aujourd'hui, je suis habitée par un grand espoir...



## Le sociologue

Fatiha Idrissi

« Si j'y suis arrivé, c'est grâce à mes efforts, à mon intelligence et à ma persévérance. »

Plus qu'une affirmation, il était question d'une conviction profonde qui a toujours déterminé sa vision de sa propre vie et de son cheminement. Toutes les occasions étaient bonnes pour le rappeler à qui veut l'entendre : son fils, sa mère, ses copines, ses collègues, l'agent de la circulation, le mécanicien... Il le répétait en martelant les syllabes sans jamais s'en lasser.

Il se considérait comme une exception. L'exception qui a abattu le « déterminisme de classe » qui devait le condamner à être ouvrier ou, dans le meilleur des cas, chauffeur de poids lourds, comme l'étaient son grand-père et son père. Celui-ci n'avait d'autres préoccupations que celles de nourrir sa femme et ses trois gosses, et d'avoir toujours un peu d'argent pour pouvoir colmater les fissures qui apparaissaient régulièrement sur les murs de leur vétuste habitation rongée par les moisissures, en été comme en hiver. L'école n'était que chose accessoire dans ce milieu précaire et, qui plus est, n'était pas immédiatement rentable.

Alors que ses deux frères ont vite cédé à ce diktat impitoyable, lui en avait décidé autrement. Enfant déjà, il a commencé à travailler tous les soirs pour pouvoir payer lui-même les frais de sa scolarité. Tous les boulots pouvaient lui convenir du moment qu'ils lui rapportaient quelques sous. Il était inépuisable, inarrêtable lorsqu'il s'agissait de réaliser son rêve : aller à la capitale pour étudier la philosophie et la sociologie.

Pari réussi, puisqu'aujourd'hui, il est le sociologue le plus connu et le plus cité du Maroc ! Il est l'invité privilégié des plateaux de télévision qui sont toujours à l'affût de supra-analyses de l'actualité, et notamment des événements qui déclenchent un tollé médiatique ou des échanges houleux sur les réseaux sociaux. Son discours est toujours bien bâti et ses mots bien choisis, sa voix est douce et ses intonations bien maîtrisées. Il est toujours conscient des enjeux et des soubassements de tout ce qui advient dans la sphère sociale, po-

litique et économique, au point de développer une capacité d'improvisation phénoménale qui déconcerte tous ses adversaires.

Sa réussite l'a pourtant rendu méprisant à l'égard de tous ceux qui ont opté pour l'échec et la précarité. Oui ! Car pour lui, la précarité est un choix. Et comme il a pu faire autrement, les autres auraient pu également, s'ils l'avaient voulu !

Par ailleurs, l'accès à cette discipline noble, qu'est la sociologie, est pour lui un privilège de taille qu'il exposait souvent d'un air hautain à ses convives d'un soir : de par sa connaissance des réalités qui l'entourent et des paradigmes qui structurent la société, un sociologue digne de ce nom ne devra jamais se laisser avoir !

Visionnaire, il avait décidé au tout début de sa carrière de publier ses recherches en anglais. Ses publications ont alors traversé l'Atlantique pour lui valoir des partenariats majeurs avec des sociologues américains. Par ailleurs, son premier livre publié en langue arabe eut un franc succès au Maghreb et au Moyen-Orient. Certaines universités l'ont accueilli comme intervenant ou professeur invité, alors que d'autres souhaitaient l'engager pour une plus longue durée. Il se comportait comme une vedette, réclamait des rémunérations exorbitantes et s'excusait quand les sommes proposées ne suffisaient pas à entretenir la vie et la villa de luxe qu'il avait bâties lui-même.

Ce soir-là, il se prélassait dans son jacuzzi en sirotant sa boisson préférée. Par commande vocale, il changeait de chaînes TV à la chasse d'événements importants qui pourraient lui valoir une intervention bien payée. « Si j'y suis arrivé, c'est grâce à mes efforts, à mon intelligence et à ma persévérance. » La phrase tournait en boucle, en monologue interne...

Il boucla ses valises et demanda à son majordome de lui préparer la tenue la plus chic et la plus onéreuse de sa garde-robe. Le chauffeur viendra le récupérer pour l'emmener à l'aéroport à cinq heures du matin : il est convié cette fois-ci à un grand colloque qui réunit tous les sociologues arabes et qui

est organisé par une prestigieuse université qatarie. Il doit y donner une série de conférences devant des étudiants, des chercheurs et des professeurs de sociologie autour de la théorie fondamentale qu'il a développée dans son livre.

Dans ce pays de la démesure, on lui a réservé un accueil digne d'un grand chef d'État et une rémunération qui équivaut à six mois de salaire au Maroc. Il sera logé dans un grand palace et sera reçu en fin de séjour par un délégué du ministre de l'enseignement supérieur afin de conclure un partenariat durable avec l'université du Maroc, qu'il devait représenter.

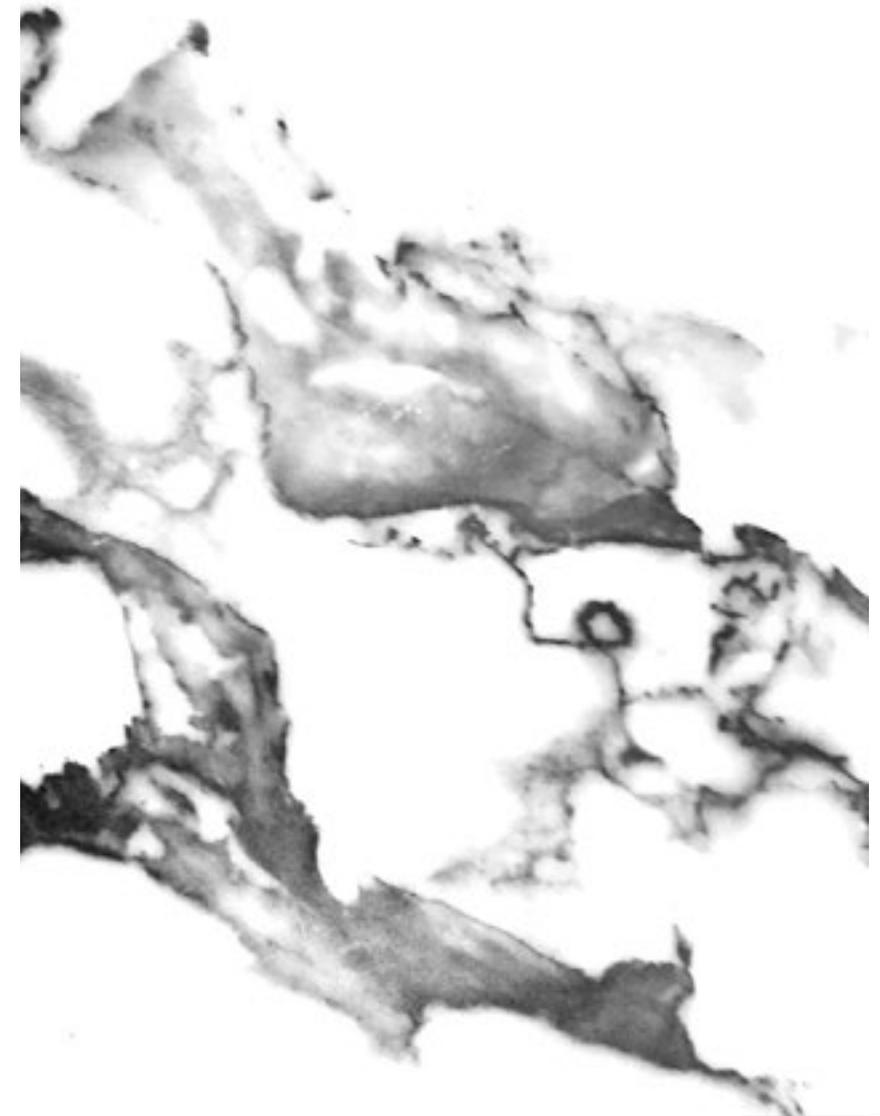
Du hublot de l'avion, il scruta les nuages d'en haut, imaginant la cérémonie d'ouverture qui aurait lieu en fin d'après-midi, et lui en train de donner sa fameuse allocution sous les regards admiratifs de toute la communauté universitaire. Son ultime rêve allait enfin se réaliser !

Logé en première classe de la compagnie aérienne qatarie de luxe, il ne put s'en empêcher « si j'y suis arrivé, c'est grâce à mes efforts, à mon intelligence et à ma persévérance. » L'hôtesse de l'air interrompit ses rêves et ses monologues et lui proposa un menu gastronomique avec une coupe de champagne en guise de bienvenue. Il faillit décliner sa proposition, mais son regard séduisant l'intimida, que risquerait-elle de penser de lui ? D'habitude, il ne boit aucune goutte d'alcool, non par conviction religieuse mais plutôt pour des raisons pragmatiques. Il a toujours tenu à être lucide et à avoir le contrôle sur ses moindres faits et gestes et ce, quel que soit le contexte.

Une voix interne lui insuffla la nécessité de se mettre à la hauteur de ce milieu de luxe qu'il fréquente désormais et d'en adopter les codes. Il but une première coupe de champagne puis une deuxième et une troisième. Il demanda la carte des vins et goutta à presque tout. Il se mit à chanter et à réciter son allocution à haute voix, en la ponctuant de blagues et de rires. L'hôtesse de l'air lui demanda de se calmer mais il avait complètement perdu le contrôle.

Après sept heures de vol ininterrompu, une main douce lui tapota l'épaule pour le réveiller. « Monsieur, on est arrivé, bienvenue à Doha ! » Il se leva et se rendit compte qu'il avait uriné dans son pantalon de luxe. L'urine avait dessiné une belle auréole sur le bas de sa chemise rose. Il tituba, tomba, puis se redressa. Une délégation officielle l'attendait dans le salon VIP de l'aéroport. La délégation se composait de professeurs émérites et de personnalités publiques, tous parés de la tenue traditionnelle qatari : thawb en

blanc qui couvre tout le corps et agal qui serre le couvre-tête. Il salua le premier qui lui tendit la main, « si j'y suis arrivé, c'est grâce à mes efforts, à mon intelligence et à ma... » et, avant d'avoir le temps de terminer sa fameuse phrase, il vomit sur la tenue blanche immaculée de l'hôte sous les flashes des journalistes officiels venus couvrir l'événement...



## **Lézardes (acrostiche)**

Cayetana Carrión

*Fabuleuses lézardes d'où jaillit l'eau*

*Intenses et puissantes !*

*Sans l'eau qui apaise, que deviendraient notre soif et nos blessures ?*

*Sans la lézarde qui donne naissance, où en serait la vie ?*

*Une, deux, trois lézardes sur les murs, la peau, le sol ou la vie,*

*Rauques et obscures,*

*Entretiennent des mystères.*

*Salicornes et salamandres grouillent sur les sillons et les interstices.*

## Le ciel bleu s'est fendu et j'ai vu

Florence Grégoire

Le ciel bleu s'est fendu et j'ai vu  
Un autre monde  
Un cauchemar  
Celui de ceux qui ne sont chez eux nulle part

Partis, mais jamais arrivés  
Nourris, mais si peu accueillis  
Ils attendent...

Des mois, des années  
Ils attendent

Et moi, arrachée  
Aux théories et aux illusions  
J'ai plongé mon regard dans la brèche  
Et ce monde, je l'ai vu par leurs yeux

Juste un peu  
Juste un échantillon

**Le ciel bleu s'est fendu**  
**Sur l'audace écarlate**  
Un horizon marin  
Tout quitter, un matin

En sachant que la mort  
Pourrait être leur sort

Mais l'espoir  
Une chance de recommencer leur histoire  
Et l'urgence  
Quitter le chaos et la violence



Alors ils partent  
Vers l'inconnu  
En pensant qu'au-delà des frontières  
Ils trouveront peut-être un coeur frère

**Le ciel bleu s'est fendu**

**Sur le gris de l'ennui**

Dans un village perdu  
Sans travail, ni amis

Sur leurs écrans fendus  
Des nouvelles du pays

Un monde double  
Vision trouble  
Une angoisse lointaine qui flotte  
Dans la paix, la routine elle dénote

Leur élan vers une vie renouvelée  
Rêve candide  
Il vacille et manque de sombrer  
Dans ce vide

**Le ciel bleu s'est fendu**

**Sur le noir de la peur**

L'anxiété ravageuse  
L'horizon sans couleurs

Et en eux, la terreur  
Des lézardes intérieures

L'esprit craque

Coup de matraque  
Plus d'attention, neurones en fusion  
Trop de stress, c'est la mort de la raison

Tout ce qu'ils ont  
C'est la force de leur âme  
Que reste-t-il  
Si l'esprit se fait la malle ?

Combien de temps peuvent-ils tenir encore ?  
Combien de nuits à attendre l'aurore ?

**Le ciel bleu s'est fendu**

**Sur l'isolement blanc**

Une tristesse qui s'englue  
Profonde comme l'océan

Le silence s'installe  
Disparition légale

...

**Le ciel bleu s'est fendu**

**Sur le rouge de la rage**

Sur les droits bafoués  
De milliers d'immigrés

Sur les années volées  
Et les vies sacrifiées

Droits humains ?

Incertains...

2000 jeunes dans la rue ce n'est rien

Il y a des problèmes plus graves, on le sait bien

Invisibles

Oubliés

Il n'y a de l'argent que pour les bons migrants

Ceux qui sont pas trop trop différents

**Le ciel bleu s'est fendu et j'ai vu**

Par la brèche, d'autres yeux

Ceux de celui qui ne veut

Que le droit d'être heureux



## Elles sont partout

Martine Combe

Elles sont partout... et même là où on ne les attend pas.

Nous nous connaissons depuis un certain temps et même plutôt un temps certain. J'ai partagé sa détresse, son obstination à rejoindre un Royaume rêvé, séparé du petit Royaume où je vis par une étendue mouvante, souvent grise et agitée. Un rêve plus fort que tout, qu'iels pourraient enfin partager le quotidien avec lui. Un rêve qui l'aidait à ce que les fissures dans son cœur, apparues au fil du trop long voyage, ne se transforment en un trou béant.

Et maintenant, assis face à face dans un café de ce Royaume objet de tant d'espoirs, nous conversons. Enfin... nous essayons. Mon cœur se fissure face à son incapacité, trois ans plus tard, à communiquer dans la langue de la verte Albion. D'accord, c'est même parfois un peu de colère qui me possède, mais soyez rassuré-e-s, je la maîtrise. Car qui suis-je pour oser porter un jugement là-dessus. Sa tête est tellement pleine d'autres préoccupations. Alors vite, je colmate la fissure pour contenir la colère naissante. Ma colère, je la réserve pour d'autres choses.

Donc, nous communiquons de notre mieux, parfois avec l'aide de mon meilleur ennemi « google translate arabe/anglais ». Celui-ci m'a déjà réservé tant de surprises, je suis méfiante. Tout d'un coup, après une longue pause, il me tend l'écran de son téléphone, même pas fissuré. Une question s'affiche en gros caractères et là, tout en moi se fissure, c'est un tsunami intérieur. NON ! Pas lui, pas toi mon ami K. Un mélange d'urgence, de colère et d'impuissance me remplit instantanément. Vite ! Comment colmater cette fissure ? Au secours ! Il ne faut pas que la brèche prospère. Faire appel à mon meilleur ennemi ? Hors de question, le risque est trop grand.

Alors, je me lance en phrasé basique sur un sujet civilisationnel, éthique, religieux et j'en passe, en espérant éviter que cette fissure entre nous ne devienne un gouffre, me séparant à l'avenir de lui et sa famille. NON, les écoles au Royaume-Uni ne poussent pas les enfants à l'homosexualité ! Don't be afraid, no danger and please send your children to school.

La fissure entre deux mondes est toujours là mais peut-être ai-je réussi à jeter un pont qui sera utile à cette famille enfin réunie.



## Lost people

### Marie-Claver Sudila

Jadis, sur la côte ouest de la mer des Caraïbes, se trouvait une très belle et immense plage au sable doré, baignée d'eau chaude aux couleurs d'émeraude. Malgré cette immense beauté, elle restait tristement déserte. Aucun être vivant ne pouvait y survivre. On l'avait surnommée la plage de NO MAN'S LAND.

La région était sujette aux mini-tornades qui déversent sur la plage leurs eaux torrentielles, poussées par des grands vents irrésistibles et impitoyablement féroces, qui les projettent avec rage contre les falaises, en écrasant, détruisant tout ce qui se trouve sur leur passage et, au retour, les reprenant. C'était parfois si violent qu'un pauvre chêne tombé de là-haut se vit broyé et réduit en mille morceaux et qu'un aigle géant, volant dans cette zone interdite, se vit capté dans sa trajectoire et emporté par le grand vent, se trouvant alors mortellement réduit en poussières et rendu à l'océan. Les vagues affaiblies reprenaient honteusement le chemin de retour en balayant le sable chaud et en écrivant des demi-cercles, mais promettant de revenir renforcées.

La région était dangereuse, instable et l'insécurité régnait pour différentes raisons. Il y avait des bateaux de contrebande, de transport de marchandises, de transport d'esclaves, bien armés et décidés de tuer quiconque essaierait de contrecarrer les projets.

Au sommet de cette haute colline verdâtre que nous pouvons contempler encore aujourd'hui régnait une dynastie puissante et crainte de tous dans la région. Son pouvoir était très étendu dans les Caraïbes mais des phénomènes naturels répétés ne l'ont pas épargnée. Le royaume était abrité de grands arbres tropicaux luxurieux mais, de la mer, on ne pouvait pas imaginer voir une telle beauté naturelle. C'était là le royaume de CLOAK. Son sol regorgeait de multiples richesses et minéraux tels que l'or, le cobalt, le zinc, le cuivre ainsi que des pierres précieuses et des diamants de saphir. Dans ses nombreuses sources d'eau translucide, on pouvait ramasser des pierres scintillantes. Ces eaux étaient aussi poissonneuses. Il y avait encore d'immenses forêts parsemées çà et là de prairies qui n'étaient autres que

des étendues de fleurs tropicales exubérantes aux senteurs multiples et exquises, mélanges de fruits sauvages, odeur humide de feuilles mortes et de fauves errant dans les environs. Une chaleur humide se dégageait des sous-bois ; une atmosphère moite et enivrante qui faisait de cette terre le paradis pour les hommes, la faune et la flore.

Le roi May Pay III était un homme bon, au cœur d'or, adulé, adoré, vénéré par son peuple qui aurait tout donné pour lui. Il le leur rendait généreusement. Malgré cela, il dirigeait son pays d'une main de fer. Il savait opprimer et récompenser ; tout simplement, il était juste. C'était le troisième roi de ce nom, couronné il y avait 40 ans alors qu'il n'avait que 20 ans. Il avait épousé la reine Aibeen. Ensemble, ils avaient eu deux enfants : le prince Andrew, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à son père, et la belle princesse Sofia, qui avait la beauté naturelle et éclatante de sa mère mais le caractère de son père. La population vouait au roi May Pay III une reconnaissance sans limite. Homme bon et généreux mais aussi ferme et intransigeant, il pouvait se montrer sans pitié. Lui aussi aimait tous ses sujets et les gâtait autant qu'il le pouvait. Et comme il le pouvait, car les richesses extraites des sols et de forêts lui revenaient, il les distribuait à chaque sujet du pays.

La fortune du royaume était excellente et le roi en profitait pour négocier des achats d'armes et de tout ce qui manquait pour son pays. Mais le transport de toutes ces marchandises de la mer vers le sommet de la montagne était périlleux et posait problème : les hommes devaient construire des kilomètres d'échelles qui descendaient jusqu'à la mer pour remonter les marchandises. Cela prenait beaucoup de temps, souvent avec beaucoup de pertes d'hommes et de marchandises. Le roi achetait surtout des armes. C'était le royaume le plus armé des Caraïbes. Des hommes armés étaient postés sur toute la frontière du royaume.

Pour peupler son immense territoire, le roi profita de l'offre qui lui avait été faite d'acheter des bateaux, des esclaves et d'autres personnes qui se trouvaient malheureusement sur le chemin en pleine mer ; des personnes qui

avaient été capturées par les vendeurs d'esclaves et qui les vendaient pour quelques lingots d'or. Le roi May Pay II accepta l'offre car il lui manquait cruellement de main d'œuvre et il avait besoin des travailleurs. En même temps, il voulait augmenter la population de son pays et aussi renforcer son armée. Dès que ces malheureux débarquaient sur la côte, ils ne pouvaient pas entrer en contact avec la population. Les autorités voulaient éviter toute contamination avec les multiples risques de germes, peste, maladies vénériennes, choléra, etc. qu'ils traînaient avec eux. Alors, ils étaient immédiatement pris en charge par l'armée et conduits dans des camps militaires où on commençait par les doucher avec du désinfectant, de l'anti-poux et de l'anti-gale. Ensuite, on leur coupait les cheveux et les ongles. On les purgeait contre les parasites intestinaux. On les habillait avec des uniformes. Lorsque la dignité humaine leur était rendue, on les conduisait dans des dortoirs où ils allaient habiter pendant un long moment. Là, ils étaient en sécurité, à l'abri des barbares et de leurs atrocités, soignés, nourris abondamment pour qu'ils retrouvent des forces et cicatrisent leurs blessures morales, physiques et psychologiques... Vu la maltraitance lors de leur calvaire passé en mer aux mains de bourreaux sans pitié, cela prendrait encore beaucoup de temps.

Durant ce temps où les nouveaux hommes se reconstruisaient, d'autres anciens leur construisaient des maisons individuelles. C'était aussi au tour de la police de s'occuper d'eux pour leur fabriquer une identité. Ils pouvaient garder leur identité d'origine mais la plupart prenaient une nouvelle identité. Plus tard, ils seraient évalués avec des épreuves physiques, intellectuelles et psychologiques. C'était le certificat d'aptitude au travail car on attribuait un emploi adéquat à chacun selon ses compétences. Les non-qualifiés recevaient des terres à cultiver ou des élevages, des parcelles forestières ou d'autres tâches subalternes. La majorité d'entre eux étaient enrôlés dans l'armée et dans la flotte maritime. Quelques sujets talentueux et intellectuels étaient pris dans l'administration, l'éducation, le secteur médical ou de la recherche. C'était le cas de Diego Senti, capturé en haute mer alors qu'il naviguait vers de nouvelles terres, et devenu directeur de l'ingénierie.

Plusieurs années plus tard, il y eut une succession de périodes de fortes pluies et de sécheresses importantes. On commença à remarquer certains changements, surtout au sol. La terre se desséchait, se fendillait, s'écaillait, se déformait. Les arbres se déracinaient dans certaines régions du pays

mais personne n'y prêtait vraiment attention.

Plusieurs années après la mort du roi May Pay II, des rumeurs coururent dans tout le pays : les gens entendaient des bruits bizarres et indéfinissables, des changements au sol. Le peuple voyait arriver le spectre des horribles périodes antérieures vécues par leurs ancêtres, des périodes où des villages entiers disparaissaient avec leurs habitants.

Pour apaiser la colère des défunts et des dieux, il fallait offrir des offrandes : des poules égorgées, des moutons, des objets déposés sur les tombes des morts, de la nourriture déposée dans les lieux de prière, au cimetière, au bord des routes, devant les maisons. Pour rassurer la population, la police se mit à investiguer efficacement et profondément pour faire la lumière sur tout ce qui n'était pas normal et voir si toutes ces rumeurs étaient fondées ou non. Alors, ils envoyèrent des experts à l'Est du pays où il y avait plus de revendications et où la population était affolée. L'atmosphère dans le pays était électrique, les scènes de panique se multipliaient. Les gardes frontières et la population qui fuyaient les événements parlaient : les faits étaient très inquiétants surtout à l'Est et au Nord, du côté de l'océan et d'autres comtés où le relief était montagneux. En conclusion, cela ne pouvait être ni l'œuvre de malfaisants, ni de voleurs, encore moins celle des morts. En effet, les experts investigateurs découvraient des phénomènes naturels inhabituellement bizarres sur le sol ; la terre s'était déformée. À peine la population apaisée, cela recommençait, les phénomènes s'accéléraient, toujours les mêmes. Panique et terreur dans le royaume : les villages situés à l'Est et au Nord des côtes annonçaient des éboulements massifs, de gros blocs de terre se détachaient souvent par paquets, des rochers, des arbres centenaires, parfois des maisons et même plusieurs villages entiers et leurs habitants disparurent. La population se réfugia vers l'intérieur du pays.

Successivement, un tiers de la surface du royaume se trouva détachée du reste du plateau. Sans que personne ne s'en rendît compte, ces glissements légers et répétés se déposaient sur des glissements antérieurs déjà très vieux, devenus des rochers, relevant la hauteur de ceux-ci.

Progressivement, trois collines se formèrent au nez et à la barbe de tous, ni vu, ni connu. De longues années après, sous le règne du troisième roi May Pay, il y eut des secousses, des tremblements venant, cette fois, de

l'intérieur de la terre. Ce qui sema de nouveau la panique. « Qu'est-ce qui peut encore nous arriver après tout ce que nous avons déjà subi? », disait le peuple... Mais, cette fois, les phénomènes étaient légers. On sentait toute la montagne descendre chaque jour, centimètre par centimètre, pour finalement s'encaster complètement entre les trois supports que lui offraient les trois collines.

Le changement était remarquable. Pendant plusieurs années, la quiétude et le calme étaient revenus. Les habitants avaient presque oublié ce passé malheureux. Mais pas le roi. Avec une équipe d'experts, ils décidèrent de travailler discrètement sur ce sujet. La bonne et heureuse nouvelle était que le plateau de la montagne se trouvait maintenant à quelques kilomètres seulement du sommet des collines. Les autorités décidèrent d'un commun accord d'envoyer des experts médicaux, scientifiques, des archéologues, géographes, pisteurs. La première chose que les experts firent en arrivant dans les régions dites sinistrées fut de s'approcher le plus près possible du bord de la falaise, ce qui était interdit depuis des centaines d'années pour les raisons que vous connaissez.

Ils avancèrent précautionneusement jusqu'à quelques mètres du bord et ils virent que, là, une énorme surprise les attendait. Ils n'en croyaient pas leurs yeux, ils croyaient rêver quand ils prirent connaissance de l'évidence de l'existence de ce magnifique paysage devant eux... Ils avaient alors crié, sauté comme des enfants.

La nouvelle alla vite gagner la région et une foule de curieux accourait de toutes parts vers les falaises, ce qui était très dangereux. La police fut appelée au secours pour canaliser la foule. Il y avait bel et bien des terres tout autour de la falaise et il semblait y avoir des activités humaines. Ils effectuèrent la cartographie du reste du plateau et relevèrent la population de chaque village ainsi que le nombre de villages sinistrés. Après quelques mois, toutes les données de l'investigation furent rassemblées, analysées et répertoriées. Des décisions pour des actions pratiques et immédiates pouvaient être prises. Aux yeux du roi, le plus important était d'envoyer à nouveau des experts pour aller investiguer les nouvelles terres et confirmer ou non la présence de survivants. Tout le monde se félicita de l'approche de la terre-mère, d'autant plus qu'on avait découvert qu'il y avait des survivants.

Pour entrer en contact avec eux, le roi ordonna la construction d'échelles qui relieraient le plateau aux trois collines.

Pendant ce temps, les miracles de la nature continuaient à rapprocher le plateau du reste du royaume. Une nuit, les habitants furent réveillés par un bruit sourd et bref : le plateau s'était tassé et posé sur une surface solide. Après plusieurs années de glissement, la montagne avait enfin atteint son but : se poser sur un socle dur est stable, s'ancrer là en se positionnant comme support aux trois îles. Au réveil, quelle ne fut pas la surprise de la population de s'être trouvée, comme par miracle, si près du sommet des trois collines. Maintenant, on pouvait affirmer qu'il y avait une activité humaine. La population était excitée d'aller voir ce qui se passait réellement... « Mais s'il y a des gens qui y sont? Des envahisseurs? Des ennemis? Des voleurs? Des bandits? »

Le roi ordonna de construire des échelles qui permettraient la descente vers les nouvelles terres pour éclaircir la situation. Dans l'élan général, les hommes, les femmes, les enfants et les vieux, tout le monde se mit au travail. Tout le monde voulait participer à la réalisation de cette échelle qui fut un chef-d'œuvre architectural, magistral et symbolique, qui allait enfin peut-être réunir les collines au plateau.

En quelques petits mois, l'échelle était prête, construite avec de grosses lianes tressées et entrelacées. Il restait à la fixer au rocher de la montagne. Deux soldats, Amstradin et Output, demandèrent pour descendre les premiers. Le 29 octobre, les deux hommes étaient prêts : armés jusqu'aux dents, chargés comme des bourriques de sacs de vivre et de munitions de guerre, accompagnés d'une petite équipe d'hommes et de pisteurs.

Commença alors la pénible, douloureuse et dangereuse descente vers la découverte des nouvelles terres. En arrivant précautionneusement aux abords des falaises où personne n'osait s'approcher jusqu'à ce jour, quelle ne fut pas leur surprise, stupéfaction émotionnelle... Au début, tout semblait irréel, impossible à leurs yeux. Ils croyaient rêver. Puis regroupés, presque tous criaient : « Il y a des hommes, il y a des hommes vivants! ». Ces gens les avaient également repérés et, à leur tour, ils se mirent à fabriquer des échelles pour relier leurs réseaux routiers à l'échelle qui descendait du plateau.

Les experts restaient méfiants car, disaient-ils, « on n'est pas sûr et on ne sait pas trop qui ils sont. On ne peut pas leur faire confiance. » Ils préférèrent rester sur leur garde. Pour en avoir le cœur net, les pisteurs et une équipe de policiers furent envoyés vers les collines avec ordre de recenser la population de chaque village, recueillir leurs histoires et toutes les données pouvant permettre d'authentifier leurs origines. Après recueil et analyse des données par les autorités adéquates, tout prouvait qu'il s'agissait bel et bien des gens du pays. Une foule immense de population curieuse, excitée, les attendait impatiemment au pied de la colline, chantant et dansant. Ils étaient là pour les accueillir avec des boissons, des fruits, des gâteaux, des biscuits, des cadeaux, toutes sortes de plats cuisinés.

Un homme habillé comme un prince vint se présenter à eux. Il expliqua qu'il était le représentant de Lost People, ces gens qui avaient survécu à chaque effondrement de sol en trouvant refuge dans des grottes et dans les rochers. Il expliqua qu'au début, ils se nourrissaient de tout ce qui les avait accompagnés dans leur descente, des animaux, des arbres fruitiers ou des vivres qui accidentellement les accompagnaient. Ensuite, ils avaient survécu en utilisant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Plus tard, ils s'étaient organisés, en se mettant à cultiver la terre, élever des animaux, travailler les métaux car il y en avait en abondance. Ils ont ainsi construit un réseau de routes reliant une colline à l'autre. La population des différentes collines se sentait de la même famille et du même pays. Ils partageaient les mêmes souffrances, les mêmes déchirures, la même peur et la même crainte. Ils se sentaient unis.

Malgré le bon accueil, la gentillesse de leurs hôtes, l'équipe d'experts restait méfiante et sur leur garde. Pendant des semaines, les éclaireurs qui sillonnaient aussi le pays ont vu que les hommes avaient construit un réseau de routes tantôt sous forme de ponts, tantôt sous forme d'échelles car le relief était accidenté, il était donc difficile de se déplacer d'un coin à l'autre. Ils étaient stupéfaits de voir quelle activité il y avait au pied de la colline. Excités, pressés d'annoncer la nouvelle au roi. Lorsque le roi apprit cette nouvelle inespérée, immédiatement, il voulut réunir toute sa population. Vite colmater les fissures: rassembler sa population du plateau avec celle de Lost People pour qu'ils retrouvent leur famille d'origine, et reconstruire le pays. « Maintenant que le plateau se trouve près du sommet des collines, nous allons construire un énorme pont qui ira du plateau à la colline la plus proche », dit

le roi. Il invita ainsi toute la population de Lost People et du plateau à œuvrer ensemble pour l'union nationale.

En attendant la construction de la route, le roi descendit par l'échelle suspendue mais renforcée par l'équipe d'Amstradin et transformée en un pont aérien. Le souverain était pressé de voir son peuple, de voir ses nouvelles terres. Il mit déjà des soldats aux frontières des nouvelles terres au cas où quelqu'un voudrait conquérir leur terre ou s'en approcher, arrêter toute immigration clandestine. Pendant que les soldats se déployaient aux frontières, c'était l'effervescence dans le pays. Chaque personne s'activait, d'une manière ou d'une autre, à travailler pour la réunification du pays et de la population. Ils avaient tous la même hâte de rétablir les liens fissurés avec les membres de leur famille, de panser les blessures, d'effacer les traces douloureuses et surtout de retrouver Lost People et les membres de leur famille rescapés.

Au mois de juin suivant la visite du roi, les festivités de la réunification furent organisées. Plusieurs dignitaires de la région étaient invités. La fête, qui avait déjà commencé depuis la visite du souverain aux collines, dura sans relâche trois mois. Dans ce pays d'abondance, en cas de fête, on ne se prive pas : on mange abondamment, les boissons et l'alcool coulent à flot, on discute, on se raconte des histoires de famille, on danse, on joue, on décide de l'histoire pour l'avenir. Fin juin, pendant que la fête battait son plein dans le pays, et que des hommes et des femmes à moitié ivres dansaient infatigablement, emportés par l'euphorie des retrouvailles et l'alcool, une nuit, au milieu de l'océan, un bateau, pris au piège dans la tempête tropicale, effectuait sa dernière danse macabre, essayant de lutter contre le vent et les marées. Le bateau subissait des assauts répétés au gré des caprices de la tempête, vibrant au son du vent. Les vagues lui imposait un rythme endiablé et insoutenable, en le faisant tourner tantôt comme un moulin à vent, tantôt comme une valse à trois temps ou un rock dément, puis une danse latino. À la fin des balancements de gauche à droite, de bas en haut, secoués comme des loques, les occupants finissaient par vider tout le contenu de leur estomac. Comme si ce n'était pas assez, le vent, à son tour, s'acharna contre les voiles, tira, étendit, secoua encore et encore, de gauche à droite, de haut en bas. Finalement, il fissa les voiles et les réduisit en lambeaux qui flottaient minablement.

Cette nuit-là, la principauté reçut un S.O.S. du navire anglais pris au piège en plein océan dans une tempête tropicale. C'était la pire tempête de l'année et elle semblait avoir causé beaucoup de dégâts. La vie de l'équipage était comptée. Le roi prit la difficile décision d'envoyer sa flotte spécialisée au sauvetage en mer au secours des malheureux. Les marins, au péril de leur vie, arrivèrent tout juste à temps. Le bateau naufragé était sur le flanc, prêt à basculer et sombrer. Les gens se cramponnaient et s'accrochaient à tout ce qu'ils pouvaient, et comme ils le pouvaient. Épuisés, en état de choc, ils continuaient à subir les assauts incessants des vagues et du vent. Avec les vagues qui le faisaient tanguer, le bateau dérivait vers les eaux nationales.

Quand l'équipe de la marine royale arriva en mer, elle rencontra beaucoup de difficultés à s'approcher du navire qui était en train de couler. Le contenu du bateau, déversé dans l'eau, flottait tout autour en signe de fidélité. Le bateau sauveur ne pouvait pas trop s'approcher de l'épave pour ne pas risquer de le faire couler. Alors, les marins nagèrent avec une visibilité presque nulle, malgré l'aide des phares de leur bateau. À peine les pieds posés sur l'épave, celle-ci se mit à sombrer. Ils eurent juste le temps d'attraper les naufragés et leur bateau coula à pic. Les rescapés du naufrage furent ramenés sur terre où les ambulanciers les attendaient pour les transporter directement aux urgences où ils furent tous pris en charge avec leurs sauveteurs épuisés par cette épreuve. Ils allaient rester en observation jusqu'au lendemain. Ce qui restait du bateau gisait au fond de l'océan, en paix.

Le lendemain, la vue de la côte était désastreuse. Elle avait accueilli presque tout le contenu du bateau que les vagues ne voulaient plus. C'était le résultat de la bataille de David contre Goliath. Après deux jours d'observation, les survivants du bateau furent transportés dans les dépendances du palais royal pour leur convalescence. Les deux valeureux marins qui avaient essayé de réparer les mâts, arrachés par le vent puis rejetés par-dessus bord, manquaient à l'appel. Leurs corps meurtris entraînés par les marées dérivèrent vers les îles Sainte-Marie. Les pêcheurs les recueillirent et les reconnurent. Pour leur rendre hommage, une fête funéraire, digne de ce pays, fut organisée. Pour le futur, les dépouilles seraient gardées au frigo puis expatriées en Angleterre.

## EXPOSITION SCHAARBEEKSE BLIKKEN: QU'EST-CE QUE TU REGARDS?



VERNISSAGE 29 / 03 - 17 H

\*GRATIS WELKOMSTDRANKJE\* FREE WELCOME  
DRINK\* BOISSON DE BIENVENUE GRATUITE\*

DYNAMO, KRIEKELAAR, 86 RUE GALLAIT  
EXPOSITION: 29 / 03 - 04 / 05

## Le long d'un canal

Martine Combe

Le long d'un canal dans la douceur du soleil du soir. Une légère brise, bienvenue à la fin de cette chaude journée, fait légèrement virevolter les quelques mèches échappées du vague chignon qui leur fut imposé le matin. Quel bonheur de savourer un cocktail typique tout en zieutant les passants, très majoritairement touristes et pourtant si différents, mais tous comme au-réolés de bonne humeur !

Le serveur ne lésine pas sur les efforts pour remplir la terrasse : Regazze, something to drink ? Bon d'accord, lorsque je me suis installée, il a mis facile dix minutes à noter ma présence. Question d'âge ? Allons ne soyons pas médisant-e-s !

Sur le canal passent des kayaks et parfois un « promène couillons ». Oui, l'ambiance est légère comme dans les évocations des guinguettes des bords de Seine au siècle dernier. La musique ? Ah oui, elle n'est pas de cette époque et elle m'est familière : « Formidable » et puis voici « Clandestino » qui nous ramène à notre thème favori, les fissures.

Elles sont bien là, pas de panique ! Elles se présentent à moi en tant que vendeur à la sauvette, qui avec des roses, des cigarettes ou la proposition d'une photo polaroid. Ils incarnent, pour moi, les fissures de notre monde, toujours et partout. Depuis mon expérience d'hébergement solidaire, cela me poursuit, encore et toujours, où que je sois. C'est comme si les fissures sociales étaient devenues plus visibles, plus larges et, il faut bien le reconnaître, plus incommodes aussi. Parfois, j'ai peur. Je me dis que de ces fissures va un jour jaillir un bouillonnement de haine, un jet de morve acide, des bulles urticantes, des insectes venimeux. Je ne sais pas quelle forme cela prendra mais ce sera une chose longuement mitonnée et mûrie dans les marmites de l'injustice qui, un jour, éclatera et n'épargnera pas le cocon empli de douceur dans lequel nous aimons nous retirer.

Allez ! mon verre est vide, je vais prendre le chemin de l'hôtel en faisant moult détours pour me vider un peu la tête.



## Cassandra

### Donatienne Cappelle

*Moi.*

*Cassandra. Cassandra. Moi. C'est moi. Le nom que mes parents m'ont donné. Je n'aime pas ce nom, vous devez me croire. Tout ce que je dis est vrai. Même si ça ne se voit pas. Même si ça n'en a pas l'air.*

**Fi**

**ss**

**ures**

*Dire*

Un homme habillé en blanc se tient à côté de moi. Il a entre ses mains une liasse de feuilles pleines de chiffres et de caractères noirs. Ses lunettes lui tombent sur le bout du nez. Ses yeux bifurquent de droite à gauche, montent et descendent. Les doigts touchent le papier comme s'il était brûlant. Aucun son ne sort de sa bouche. À peine si son souffle se fait entendre. Il pourrait être une statue que ça ne serait pas très différent. Son air soucieux n'augure rien de bon. Sur son badge, il y a une photo de lui plus jeune et son nom : Docteur Hoek. Cela résonne comme Capitaine Hook dans Peter Pan, le film avec Robin Williams. Tant qu'il ne sort pas un crochet de sa poche secrète, tout va bien. Tout d'un coup, il laisse les feuilles tomber, joncher le sol à ses pieds. Me regarde, je reçois sa tristesse de plein fouet. Les larmes presque effleurent ses cils. Il vient s'asseoir proche, tout proche. Continue de me regarder. Il ne dit rien. Ce que j'apprécie car je pense ne plus pouvoir le faire. Quoi au juste ? Je ne sais pas. Être si près des gens. D'un homme. Il pose sa main sur mon bras. Je sens sa chaleur se diffuser en moi, partout comme un feu léger et doux qu'on aurait placé au sein de mes entrailles. Je ne saisis pas son geste. Pourtant, je l'apprécie, je voudrais lui dire. Il semble tout, tout petit, tout fragile, tout penaud. Je sais qu'il ne va pas m'annoncer les mille miracles. Je m'en doute. Je voudrais comprendre et raconter. Pas maintenant tout de suite, mais un jour, ce qui s'est vraiment passé, le dire, juste le dire et me sentir écoutée. Depuis longtemps, ce n'était pas arrivé, ce n'est jamais arrivé. Je suis là pour ça. En psychiatrie. Pour raconter.

**Fissssss**

**ssss ..... ures**

*Débuts*

À l'époque, je l'attendais à la sortie de l'école. Au coin de la rue. Il faisait beau. Presque printanier. Madame Switch m'avait à nouveau enguirlandée en me menaçant d'avoir 0 à mon examen. Je m'en foutais pas mal. Je savais que j'aurai mon CESS. Rien ne me faisait peur, j'avais des rêves avec Ben. J'étais amoureuse de Ben. Folle amoureuse de Ben. Il me tenait. Ben. J'étais prise, éprise, emprise. Je savais que quelque chose n'allait pas. Je voulais qu'on s'aime et qu'on ait un avenir grandiose. Mais rien de la vie que j'avais rêvée ne s'est réalisé. Une vie comme ça, ça n'existe pas.

**Fisssssssssssss**

**ssss ..... ures**

*Freeze*

Tous les jours, je dois l'attendre à la maison, même heure, même pose, sous peine de me faire descendre.

Je me tiens droite, les mains posées à plat sur l'îlot central de la cuisine. Dos à la porte ouvrant sur l'entrée. Le regard baissé vers le bois clair. Tablier bleu ciel noué. Il ne doit pas y avoir de bruit. Seule l'horloge du salon donne le tempo. Les secondes s'égrainent. Lentement. De plus en plus lentement. Jusqu'à ce que la petite aiguille atteigne le 6.

**Fissssss**

**urrrrrrrrrrrrrrr**

18h

La porte s'ouvre. Il avance à pas mesurés. Il dépose son sac à dos brun dans le coin droit du hall. Il suspend sa veste à la patère en bois sur le mur de gauche. Il ouvre la porte vers la cuisine. Il se fige. Me fixe. Son regard plonge en moi. Il me voit de dos. Mon dos droit. Piquet de clôture. Il calcule. Il renifle. Il sait. Encore quelques centimètres. Il est derrière moi. Il pose sa main sur mon épaule.

« Ça va chérie ? »

**Fisssssssssssssss**

**ssssssssss ..... ures**

*Spirale*

Les menaces, les pardons, les menaces, les cris, les pardons, les supplications, les coups, les menaces, les pardons, le silence, le silence, pire que tout, insidieux, progressif, vengeur, moqueur.

Isolée, captive. Comme robotisée dans ma propre folie. Dans cette maison. Dans cette maison qui aurait dû être notre paradis. Devenu le lieu de ma propre destruction.

Tous les soirs, je hurle intérieurement, les cris, les mots que je ne peux pas dire. Ce que je ne peux pas montrer. Tout ce qui bouillonne en moi prêt à exploser comme un chaudron rougeoyant en ébullition.

**Fisssssssssssssss**

**sssssss ... fiss..... ures**

*C'était ...*

Tout a commencé le soir de son anniversaire. Il m'avait embrassée pour la première fois. La veille. Il avait beaucoup bu. Normal pour une soirée d'anniversaire. Il se collait de plus en plus à moi. J'étais heureuse et amoureuse. C'était normal. J'avais bu un peu aussi, la tête tournait. J'avais la tête qui tournait. C'était normal. La musique, la fumée des cigarettes trop vite fumées, les cris des filles près de la table, les verres pleins, les verres vides, un peu de poudre blanche sur le buffet, l'ambiance était bonne. C'était normal.

Nous étions jeunes, nous étions si heureux. C'était normal. On pensait toucher le bonheur des bouts des doigts. Vers 02h00 du matin, il m'a entraînée dans sa chambre, bras dessus, dessous. Tout s'est fait si naturellement, si vite. Nous n'avons pensé à rien. C'était normal.

Je me sentais femme. Nous sommes restés l'un contre l'autre durant le reste de la nuit. Le lendemain matin, la gueule de bois nous a surpris au saut du lit. C'était normal. C'est là que tout a commencé. Il y a 3 ans. Je venais d'avoir 18 ans. C'était normal.

**Fisssssssssssss**

**sss ures**

*Trop tard*

Le temps a passé. Les jours, les semaines, les mois, les années. Quand il était à la maison - la plupart du temps - merci le confinement, le télétravail et le Covid, je l'observais souvent. Tout le temps. Du coin de l'œil. Va-t-il rire, se fâcher, se casser, me coincer ? Je ne savais plus qui j'étais, l'impression de devenir dingue.

Il me disait : « Tu es folle. »

Je mens et tout le monde me ment. Faux-semblants. Mais pourquoi je ne pars pas ? Je ne peux pas. La peur. Je me sens une proie traquée par son braconnier. Crainte qu'en tout instant, il surgisse derrière moi, sans bruit. Me colle au mur, me hurle dessus, m'attache, m'enferme, que sais-je encore ?

La vie que nous imaginons bien tracée, c'est de l'escroquerie. Laisser filer l'enfance entre mes doigts ensorcelés. Figés dans l'inconfort, mais je dois taire. Mon envie si grande de liberté. Tout devient si menaçant.

**Fisssssssssssssss**

**Sssssssssssssssss**

**Uuuuuures**

**Fisssssssssssss**

*Suivie*

Les SMS, ces appels du boulot, au boulot, chez mes parents, chez mes amis. Puis le silence tout aussi terrifiant.

Pourquoi tu ne pars pas, dit-on. Je ne peux pas, je ne sais pas. Enferrée dans ses griffes, dans ses bras si doux et sauvages. Suis-je à ce point si stupide ?

***Fissurrrrrrrrrrrrrres***

*Je*

Et parfois une lumière dans l'obscurité, un signe ? Alors je pense espoir. Je ne vois jamais rien arriver. Toujours prise par surprise. Enfermée, aveuglée. Syndrome de dissociation. Je ne suis plus moi. Depuis si longtemps. Mon esprit flotte à côté de mon corps. Comme un ectoplasme. Je vois tout de l'extérieur. Un vrai cinéma dont je suis l'héroïne mais dont je n'ai pas les commandes. Les actions m'échappent entre les doigts, les dialogues se muent en bégaiements.

Puis encore, j'y crois, parce qu'il y a des soirs où ... Sa parade nuptiale m'emporte plus fort qu'un ouragan.

Des bouches se frôlent et qui se mangent jusqu'aux premières gouttes de sang. Dans mes oreilles, des bourdonnements assourdissants. Le monde de l'enfance abandonné trop vite, trop tôt. Une fissure irréparable dans le cœur et mon corps de petite fille qui rêvait au prince charmant, si fort. Des brèches. Dans ma tête, dans mon corps, dans ma chair. Je ne suis plus moi. Je ne m'appartiens plus. Alors je disparaissais, je m'efface pour lui laisser toute la place.

***Ffffffffi Fffffffiffifi Ffffffffi***

***Sssssssssss***

***ssssssssss res***

*Out*

Je suis là quelque part. Je marche. Mais je ne sais pas vers où. Je me suis échappée. Je laisse mon corps me déplacer. Des sillons creusés à l'intérieur

de ma chair. Blessent. Il s'arrange toujours pour que ses excès ne laissent pas de traces visibles par les nuisibles. Comme il les appelle. J'essaie d'accélérer.

Il est trop tard. Je le sais. Je vais mourir. Je me suis échappée. Cette fois, il a été trop loin. Les fissures dans ma tête sont trop nombreuses. Des décharges poussent mes neurones à s'auto-détruire. Sauve-qui-peut. Je cours.

***Fisssssssssssss***

***Uuuuuuuuuuuuuuuures***

***Fisssss***

***Fisssssures***

*To be*

Qui suis-je ? Je m'oublie moi-même. Quand il n'est pas là, je me regarde dans le miroir. Qui suis-je ? Une femme. Visage plutôt ovale. Pommettes légères. Une mèche verte au milieu d'une cascade blond vénitien jusqu'aux épaules. On ne voit que mon oreille droite. L'autre est recouverte par une mèche de cheveux. Yeux noirs. Bouche bien dessinée. Lèvres rouges. Pas fines. Les sourcils légèrement arqués. Presque horizontaux. Pas de bijoux. Juste. Une boucle d'oreille. Le regard est profond. Interpelle. Mais toujours baissé. L'habitude de ne pas le regarder dans les yeux. Ça raconte déjà quelque chose. Contraste avec le reste si candide.

Seule. Il m'a enfermée dans la cave obscure. Plongée dans l'obscurité. Recroquevillée dans le plus petit recoin que j'avais trouvé. Repliée sur moi-même. Les secours allaient arriver ?

J'avais appelé.

Trop tard. Et s'il revenait ?

Je vais mourir.

Mais.

Je me suis échappée. Il n'a pas fermé à clé. Son oubli m'a sauvée.

Mais.

Vous m'avez rattrapée.

Je vais mourir pensais-je et je vais avoir vingt-et-un ans.

### **FI-SS-URES**

Cours !

Je me suis échappée. Du recoin. De la cave. De la maison. De lui.

Vous m'avez rattrapée. J'étais presque nue. Dans la rue.

Maintenant,  
je suis,  
ici.

Les murs sont blancs. Les draps sont blancs. Les rideaux sont blancs.

Odeur de Javel.

La nuit, le jour. Le jour est la nuit, la nuit le jour.

Les barreaux de la prison se fissurent. Les rayons de soleil filtrent par les interstices. Les percées s'élargissent. Laissant entrer la lumière. Je sens mon ventre se gonfler et se dégonfler. Je respire.

Il n'est pas là ?

Le docteur Hoeck est à côté de moi, toujours à me fixer. La bouche ouverte.

Comme s'il reprenait son souffle.

- Vous allez bien ?, je fais.

- Oui oui, je ...

- Oui ?

- J'ai une nouvelle à vous annoncer ...

- Oui ?

Mon cœur palpite. Je m'attends à tout.

-Vous êtes enceinte.

### **Je pousse un CRI de FISSURES**

*Ouvre les yeux... la vie t'attend*

J'ouvre les yeux. Les images arrivent comme des flashes. Je marche dans le couloir de la clinique. Les couleurs, les gens, les choses apparaissent, reprennent vie et forme comme pour la première fois. Je ne ressens rien. Je re-découvre. Tout. Je me réveille. Je m'émerveille. Je ne suis plus seule. Une autre vie m'habite. Je suis ici. Je suis Cassandra et je suis vivante.



## Jalousie

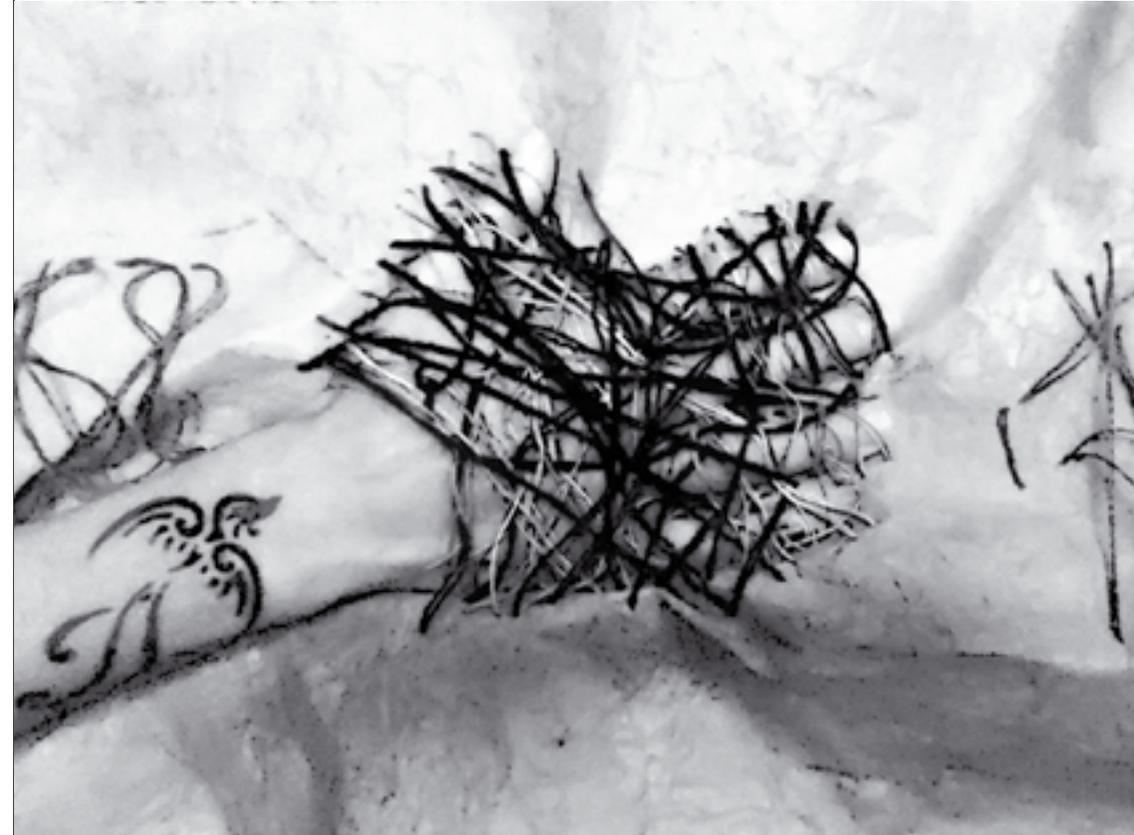
Fatiha Idrissi

Je suis jalouse  
Jalouse de toi  
Jalouse pour moi  
Jalouse de ta façon d'être joie

Je suis jalouse des pigeons  
Qui squattent les toits  
Des fleurs et des bourgeons  
Qui défient le bitume et fissurent les parois  
De cette femme-icône dont les ornements  
Sont désormais des articles de foi  
Des couleurs vives et de la douceur des tons  
Du vert, du jaune et du bleu roi  
De la puissance du vent  
Qui voyage sans bagage ni convoi

Je suis jalouse du jeune joueur  
Dont la dextérité lui fait remporter des tournois  
Des murmures et des cris de fureur  
Des vibrations des cordes et de la cacophonie des voix  
De l'audace du prestidigitateur  
Qui use d'illusions et d'arnaques admises par la loi  
Des filles audacieuses et dotées d'ardeur  
Qui disent non à l'autre pour se préserver soi

Je suis jalouse  
Des nuage gris et du ciel bleu  
Des vagues ravageuses et du lac silencieux  
De la dissonance désagréable et du « mineur » malheureux  
De la noirceur de la nuit et du soleil d'été impétueux  
De la plante qui s'élançe vers le ciel et du cafard audacieux  
Jalouse de tout, de tout ce qui vit, de ce tout qui se meut  
Car je suis enfermée dans ce corps odieux  
Qui refuse de se vivre ou de me libérer pour d'autres lieux.



## Aurore

### Cayetana Carrión

*Le temps d'une nuance étoilée, juste se dissiper dans la brume du matin. Seule petite touche de répit en ces moments d'extrême tension. Car la cohérence des alentours, la solidité des murs, la stabilité du sol et l'équilibre des arbres avaient été bouleversés par la contrainte brutale et la couardise. Tout craquelait de partout, les murs se fragmentaient dans une lenteur terrifiante, et le sol s'ouvrait progressivement sous nos pieds, insensible à notre besoin d'ancrage et de continuité.*

C'est alors que, au milieu de ce paysage fissuré, une main surgit, comme un rayon de soleil. Elle était fine, dorée, parée de bijoux, autant d'étoiles qui illuminaient cette aurore tourmentée.

La main exhalait une odeur suave de cannelle et de clou de girofle tout à fait inattendue.

Loin, dans mes yeux refermés, surgit le Pont des Soupirs sur lequel se promenaient des femmes enveloppées de parfums de miel, de jasmin et de cannelle qui se mêlaient à ceux, salés, de l'océan. Troublant souvenir de poésie et de liberté. J'oubliais un bref instant les cris et l'odeur âcre qui s'échappaient des bâtiments éventrés et des fusils meurtriers.

Délicatement, la main souleva le nuage sombre qui menaçait son visage. Très légèrement d'abord, comme un vent tiède et hésitant qui fit frémir la maille emprisonnante aussi noire qu'un cauchemar.

Aussitôt, la femme arracha fermement le voile qui couvrait sa tête et son visage. Son regard, d'une éclatante beauté, s'imposa, durci par une profonde indignation. Elle jeta le voile par terre avec rage et révolte. Elle saisit ensuite une paire de ciseaux qu'elle sortit de sa poche et trancha la nuit de sa chevelure d'ébène, longue comme un fleuve de vie.

Le jour apparut. La pluie tomba comme un long pleur. L'eau se mit à couler sur les corps brisés, et se glissa entre les lézardes du sol et des murs fissurés.

Le lendemain, de petites plantes, fleurs sauvages et mauvaises herbes, émergèrent et se répandirent partout.



## Dis-crimination

Fatiha Idrissi

Je scrutai la fissure du plafond par laquelle l'eau de pluie s'infiltrait insidieusement. Je suivis chaque goutte depuis sa naissance jusqu'à sa chute inéluctable dans le seau que j'avais placé pour la recueillir. J'analysai le son que chacune produisit en entrant en contact avec la masse liquide : ploc, splash, plouf... peu importe ! Ce qui est certain, c'est que je ne fermerai pas l'œil ce soir.

C'est décidé, c'est ce soir ! Je vais en finir ce soir !

J'en ai marre de voir sa tronche, impassible et flegme, à tourner et retourner ses yeux dans tous les sens, à me scruter, à me fixer sans rien dire et sans exprimer la moindre émotion.

Mais qu'est-ce qu'elle lui trouve de beau ? Je ne comprends pas comment elle peut étreindre les plis de sa peau relâchée, aimer son corps dévasté de graisse, ses yeux humides et sa stupidité caractérielle.

En plus, monsieur ne fait que manger et se prélasser comme si le monde entier lui appartenait. Alors que elle, elle n'a d'yeux que pour lui. Freddy veut ça, Freddy aime ça, il ne faut pas fâcher Freddy, nia nia nia... Ah, ces riches !

Et moi alors ? Moi, l'homme à tout faire ! Je suis jardinier, homme de ménage, coursier, chauffeur, secrétaire, et parfois même, je deviens... euh... Je ne sais pas comment nommer le métier de celui qui gère le défilement des amants et qui doit mentir tout le temps pour gérer l'agenda de fornication de madame. Finalement, ça n'a aucune espèce d'importance ! J'ai même fait architecte d'intérieur quand j'ai aménagé le rez-de-chaussée de madame afin que les convives ne se croisent jamais, chacun d'eux doit entrer par une porte et sortir par l'autre !

Mais elle n'a d'yeux que pour lui ! D'ailleurs, la semaine passée, je suis allé chez le bijoutier récupérer une chaîne en or sertie de diamants et un accoutrement de haute couture pour Freddy, bien sûr ! D'ailleurs, quand je l'ai aperçu dans le salon ce jour-là, je n'avais qu'une envie, lui foutre un bon coup de pied dans le cul !

Suis-je jaloux ? Non, non, je ne suis pas jaloux, je suis en colère car je suis victime de discriminations flagrantes ! Freddy dort dans une literie de luxe alors que,

pour moi, elle n'a proposé qu'un lit de fortune. D'ailleurs, tout est de fortune chez moi, la cabane dans le jardin est de fortune, ma garde-robe est de fortune, ma cuisine, mon bureau. Je mène une existence d'infortuné où tout est de fortune et je subis les aléas de la météo alors que Freddy est gâté là-bas, juste là !

Ce qui me met en rogne, c'est qu'elle ne me respecte même pas. D'ailleurs, elle m'engueule sans raison, n'écoute jamais mes demandes, je parle de mes demandes de salarié, bien sûr ! Je n'ai pas cessé de demander que mes conditions de logement soient améliorées, mais elle a toujours refusé. Jusqu'au jour où j'ai créé une banderole, de fortune elle aussi, sur laquelle j'avais noté toutes mes revendications, et que j'ai suspendue dans le jardin de manière à ce que tous les passants puissent la voir. Elle a accepté après un épisode de rage, dénigrant tout mon travail et mes efforts pour la satisfaire, suite à quoi elle m'a jeté quelques billets et m'a dit en criant toute sa haine : va les ramasser, espèce de chien !

Ça m'avait déplu mais sans trop me choquer.

Freddy est américain ! C'est peut-être ça ! Alors que moi, je ne suis qu'un petit Français, issu du fin fond d'un petit village, de parents ouvriers ayant toujours côtoyé la pauvreté et les précarités de tout genre. Là-bas, dans le village, les Freddy dans son genre n'avaient pas de place, Américains ou pas, on s'en tape ! Il fallait travailler dur, se lever à la première lueur du jour, s'occuper du bétail, veiller à la sécurité de tous. Y en a qui ne dormaient pas la nuit et se relayaient pour protéger le poulailler d'éventuels prédateurs, pffff...

Au moment de lui préparer son repas, Freddy vint vers moi doucement sans émettre le moindre son, il se frotta tendrement contre ma jambe puis s'immobilisa et me fixa longuement. Je me penchai, et nos regards se croisèrent dans un silence de plomb. Il essayait de me dire quelque chose. Son regard était tellement beau, innocent, touchant, naturel...

Je rangeai la fiole dans ma poche, je m'accroupis et le caressai tendrement alors que le mastiff reniflait son plat sans trop s'inquiéter de mes pensées criminelles.

## **Soubresecousses**

Isaline Lefebvre

*Failles cachées, oubliées, qui resurgissent d'un coup*

*Irritabilité de la terre, de la matière*

*Soubresauts, tels des lourds pas d'agneaux*

*Secousses, tels des fragiles coups d'ours*

*Usurpés, ne pas les avoir sentis venir, ni les soubresauts, ni les secousses*

*Rides au coin des yeux rieurs, charmeurs,*

*Émerveillements de ces failles-là*

*Soulagements d'observer la beauté dans les choses fissurées*

## Une échappée en train

Martine Combe

La Deutsche Bahn, jamais en manque de surprises pour ses voyageurs en raccourcissant le trajet de ses trains. Les montagnes verdoyantes parsemées de lacs d'un pays réglé comme une horloge. Soleil, chaleur, plaisirs gustatifs au pays de la « dolce vita ». Une échappée comme si le monde tournait rond.

Ce matin, en visitant le Dôme, je n'ai pas prêté attention à d'éventuelles fissures, il y en a certainement, simples et naturelles signatures du temps qui s'écoule. Enveloppée par la beauté et la majesté de l'édifice, j'étais en mode positif. Autour de moi, bonne humeur, sourires, commentaires anodins, un monde certes un peu futile mais qui fait du bien.

Attention, l'autre face de la vie n'est pas loin. Dans les ruelles avoisinantes, des odeurs attestent que des êtres humains, ici aussi, sont privés de leur humanité et n'ont pas de nid pour se reposer. Fissures dans mon humeur ? Aujourd'hui j'ai décidé de m'échapper, même si je trouve ici la même laideur que dans la capitale des Belges.

Toutes les villes sont mixtes et pleines de fissures dans le bâti et parmi les habitants. Les premières me désolent souvent mais réservent parfois de belles surprises lorsqu'une nature forte et opiniâtre reprend ses droits sur le béton. Celles du deuxième type me révoltent. Ces humains fissurés au plus profond de leur être. Des fissures qui rongent à l'extérieur comme à l'intérieur.

Dans mon village, il y avait bien quelques ivrognes notoires, un ou deux simplets, mais pas de fissure béante avec le reste de la communauté. On s'en moquait parfois un peu, on haussait les épaules, on tentait d'aider avec une main tendue, souvent en vain, mais pas de brèche, pas cette horrible sensation d'avoir atteint un point de non-retour dans la déshumanisation.

La ville, le monde urbain est-il un grand pourvoyeur de fissures ou peut-être seulement le lieu où elles se rassemblent ? Je reste là, avec mon café, mon burger végété et mes interrogations fissurées. Dehors, le soleil brille, le portable est chargé, je vais reprendre mes pérégrinations.



## Temps de suspension

Florence Grégoire

*De même que le cours fatal des fleuves permet çà et là des bouillonnements, des tourbillons, des contre-courants qui pourraient presque faire croire à des exceptions à la loi de la pesanteur, de même, sur la peau démesurée du temps se produisent parfois de petites crevasses, des verrues, des vergetures, qui pour de brefs instants nous laissent suspendus dans une dimension arcane, aux extrêmes confins de l'existence.*

Dino Buzzati, *Vergetures du temps*

Il m'est arrivé une aventure, il y a quelques jours, et je ne peux résister à l'envie de vous la conter. C'était une de ces journées de course contre la montre, où les rendez-vous s'enchaînent dans l'agenda - où il faut se déplacer d'un lieu à l'autre, pédaler plus vite à chaque carrefour pour ne pas être ralenti par un feu rouge, se nourrir de chips faute d'un temps suffisant pour préparer à manger entre le travail de la journée et les réunions de la soirée.

Une de ces journées où l'on se sent pleinement citoyenne, totalement impliquée dans la vie de la société, valorisée au travail, efficace, en contrôle. Mais où tout va si vite, trop vite, y compris les pensées. Au point d'en avoir un petit peu le tournis, quelque part dans un coin de l'esprit. J'en avais presque conscience, mais je laissais cela derrière moi, je pédalais plus vite que la pensée de mon bien-être. Il n'empêche que, si je m'étais soudain arrêtée pour faire le croquis d'un arbre, j'aurais sûrement été incapable d'en esquisser le premier trait.

Lors de cette journée, donc, en plein déplacement urgent, j'ai imprudemment levé mon regard vers le ciel. Et quelque chose, dans son bleu clair si lumineux qu'il faisait mal aux yeux, a attiré mon attention. C'était certes un beau ciel, mais il y avait autre chose... Comme un dessin en bleu sur bleu, un nuage invisible de forme inhabituelle, une trappe à franchir pour s'échapper vers le haut...

Je n'avais pas même dix secondes à perdre, et pourtant, je me suis arrêtée,

intriguée. Je me trouvais à l'angle du Parc Royal, là où la Rue de la Loi rencontre la Rue Royale pour se transformer ensuite en Rue des Colonies, juste en dessous de l'horloge que je consulte toujours pour évaluer mes chances d'attraper mon train. La tête toujours levée vers le ciel, j'ai scruté la trappe invisible. Soudain, elle me semblait toute proche, comme si le ciel s'était rapproché. J'ai tendu le bras et je l'ai soulevée. Contrairement à mon impression initiale, ce n'était pas une trappe mais plutôt un voile, dissimulant une déchirure dans le tissu du ciel - une anomalie.

Sans me poser de questions, j'ai tiré. Tiré, tiré... Puis j'ai entendu un claquement sonore qui m'a fait sursauter. C'était cette horloge, devant moi : je vis qu'elle s'était arrêtée subitement. La grande aiguille trembla un moment puis se maintint immobile. Pour un instant, je n'entendis plus rien - le monde me sembla figé.

Tout autour de moi, pourtant, les voitures continuaient à vrombir, les passants à me bousculer dans leur course, les vélos à foncer droit devant eux dans la descente, les trams à klaxonner pour avertir de leur passage. Mais j'avais oublié mes rendez-vous importants et ma destination urgente. Je contemplais le bout de ciel sur lequel j'avais tiré et qui dévoilait une toute petite fenêtre, perceptible uniquement au mouvement du morceau de tissu bleu ciel qui voletait au gré du vent.

Je passai un doigt par l'ouverture. De l'autre côté, l'air était doux et frais. J'y engouffrai une main, puis l'autre... Mes doigts rencontrèrent le toucher moelleux d'une feuille d'arbre. En tirant de toutes mes forces, je parvins à passer ma tête dans ce trou. Et je vis un jardin. Un merveilleux jardin à l'italienne, comme un cocon secret au milieu de la ville. Il était de petite taille, ceint de murs hauts percés de fenêtres. Une porte en ogive lui donnait accès depuis la rue. Quelques personnes étaient installées sur des bancs, ou sur des chaises posées de-ci de-là à l'ombre des arbres. Une brise légère caressait

mon visage et je humai le parfum d'un figuier. Je m'aperçus que j'avais passé la tête au milieu du feuillage de cet arbre, qui dépassait de l'un des murs.

Je tirai, poussai, me contorsionnai tant que je pus - impossible malheureusement de passer le reste de mon corps à travers la déchirure de ciel pour m'installer dans ce jardin. Alors, je contemplai longtemps ce lieu si calme, dans lequel les gens ne faisaient rien d'autre que lire, dessiner et observer le monde.

J'entrevis une sculpture en pierre entre deux arbres, mais ne pus interpréter ce qu'elle représentait. C'était une forme oblongue posée de biais, sculpture abstraite ou vieille pierre aux traits effacés. Plusieurs arbustes me frappèrent par le vert vif de leurs feuilles semblables à des broderies, et par les torsades décrites par leurs troncs. Il y avait des vasques remplies de fleurs et des chemins de galets.

Alors que je restais comme cela, visage dans le feuillage, à contempler immobile ce tableau vivant, le temps s'annihila comme les volutes de fumée disparaissent dans la lumière. Et je contemplai, de toute éternité.

À présent, j'ai repris le cours normal de ma vie. Je continue à pédaler contre la montre, plus vite que le flot de mes pensées, comme pour m'enfuir loin d'elles et éviter d'écouter leurs appels. J'enchaîne les rendez-vous de jour comme de nuit, je noircis mon agenda de toutes les idées qui sautillent dans mon esprit. Mais je pense qu'une partie de moi-même est restée accrochée à cette déchirure de ciel, à contempler ce jardin. Et cela me fait du bien de penser qu'un jour, je pourrai la rejoindre.



## Chère Éraflure, peux-tu patienter... <sup>1</sup>

Alice Jaspart

**Hier, c'était une petite éraflure qui a altéré nos rires joyeux. Je lui ai demandé de patienter...**

Chère Éraflure,

*S'il te plaît, peux-tu attendre un peu et revenir plus tard ? Peux-tu revenir quand j'irai un peu mieux ? Quand le monde ira un peu mieux ?*

*Parce que là, maintenant, tout de suite... j'ai besoin de nos rires joyeux pour tenir... Si tu viens les faire taire, je sens que je vais vaciller, je crains de m'écrouler.*

*Comment pourrais-je tenir, dans ce monde, sans les sourires timides des passants, sans les rires partagés avec mes proches, sans la joie sonore des enfants dans les parcs, sans les regards qui s'étonnent puis se réjouissent de la complicité possible entre les âges et entre les cultures ?*

*Sans ces ingrédients, qui passent inaperçus et que l'on oublie souvent, j'en conviens... comment le monde pourrait-il continuer de tourner, du moins tenter de tourner, malgré les guerres, la torture, la haine, l'indifférence, le silence ?*

Chère Éraflure,

*Si tu ne peux patienter, peut-être pourrais-tu changer de cap ? Et aller fissurer, et même fracturer, ce qui fait mal ; ce qui fait que le monde va mal ?*

*Peut-être pourrais-tu t'attaquer au pouvoir, aux sentiments de supériorité, aux certitudes bien ancrées... pour les faire craqueler et permettre au doute de s'immiscer ?*

*Je me dis qu'en prenant ce chemin, une longue vie s'offre à toi. Nous ne chercherions plus à te réparer, te colmater à tout prix, et in fine à t'oublier. Au contraire, en ouvrant la voie au doute et à l'humilité, peut-être pourrais-tu ouvrir des brèches inattendues ? Des brèches porteuses d'humanité que nous*

*aimerions garder béantes ? Tant elles pourraient être sources de rencontres plutôt que de fossés, de clivages et d'injustices.*

*Peut-être pourrais-tu t'inspirer des fleurs qui poussent, sans qu'on y prête attention, dans les entailles des trottoirs bétonnés et qui, petit à petit, imposent de la douceur et retissent du lien entre voisins ?*

Chère Éraflure,

*S'il te plaît, pense aux fleurs de trottoir et prends le temps de réfléchir à ma demande.*

Grand merci.

Alice Jaspart



<sup>1</sup> Texte écrit au départ d'une phrase de Fatiha.

## Fissurée-fissurante

Isaline Lefebvre

Est-ce qu'une âme fissurée est vouée à être fissurante ? Comment stopper la transmission insécurisante ? Certainement par la prise de conscience, probablement par redonner confiance. Intrinsicquement, profondément, depuis les premiers instants. L'essentiel est là et devrait être crié sur tous les toits, au-delà de toutes les tuiles. Mais il est partiel, devrait être complété par la recherche passée générationnelle, par la communication simple, vraie, saine, par l'apprentissage de construction, des choses, de soi, des autres. Prendre soin. Se serrer coeurs contre coeurs. Se regarder. Oser. Caresser, respirer. Les tiroirs mal fermés dus à la fissure première, tenter de trouver le manuel pour réparer le mobilier et s'essayer à ne pas perpétuer les fissurées, mais à générer, les fissurantes.



## Qui sont-elles ?

### **Cayetana Carrión**

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, une plume de hibou s'enroule entre les mains de Cayetana. Elle écrit sur le dos du ciel des petits récits peuplés d'étoiles de mers, de tigres fabuleux, de grandes et de petites ourses, de feuilles mortes qui crient leur peine, de coquillages épineux venus de l'autre côté du monde, des histoires de femmes et d'hommes, aux destins bizarres. Le rêve s'ouvre comme une fenêtre... et on respire.

### **Donatienne Cappelle**

Elle se nomme Donatienne, Dona ou encore Puce. Pas plus haute que trois pommes. Paradoxes en boîte et hyper (beaucoup de choses) dans la peau. Les mots, le papier, les livres sont ses compagnons de route depuis bien des années et pour de nombreuses encore... Hétéroclite dans ses goûts littéraires, musicaux, artistiques, elle l'est aussi dans son écriture qui la porte souvent au-delà d'elle-même... Elle aime aller à la rencontre de... Écouter et partager.

### **Martine Combe**

En ce monde de collisions,  
Lorsque dans  
Sa tête,  
Son coeur,  
Son âme,  
Tout se fissure,  
Lui reste une seule issue,  
Déposer sur le papier  
Ces maux trop pesants.

### **Florence Grégoire**

Pourquoi Florence veut écrire ? Pour exprimer les liens mystérieux entre les choses, pour communiquer à d'autres ses intuitions et ses angoisses, pour laisser une trace. Pour raconter des histoires. Car c'est ce qui nous nourrit, ce qui forme la matière de nos vies, ce qui reste quand on regarde en arrière. Alors elle cherche. Elle essaie de trouver le ton, l'équilibre, la musique qui fera danser les mots.

### **Fatiha Idrissi**

Libre comme l'air.  
Une brise rafraîchissante, d'une douceur apaisante,  
ou une tempête puissante à l'issue déconcertante ?  
Sereine et effervescente, ainsi est sa plume, sa nature changeante.

### **Alice Jaspert**

Alice Jaspert est née à Bruxelles en 1980. Elle est anthropologue et docteure en criminologie. Elle a jusqu'ici consacré sa vie professionnelle à l'aide aux personnes en lien avec différentes problématiques de délinquance. Alice aspire à une société plus équitable et plus inclusive, où il fait bon de vivre ensemble. Elle est l'autrice d'une thèse et de plusieurs publications professionnelles... malgré un sacré syndrome de la page blanche souvent source de souffrance et d'insomnies.

Des Encres d'Elles 2022-23 est le premier parcours d'écriture auquel elle a participé. Grâce à la bienveillance et la générosité des membres du collectif, Alice a retrouvé le goût d'écrire pour le plaisir. Dans ses textes, elle s'inspire de ce qu'elle ressent et des ressources qui l'entourent. Elle aime particulièrement la nature, les petites merveilles animales et végétales, de même que les rencontres humaines et la magie qui peut en résulter.

### Isaline Lefebvre

Passionnée par les lettres, les livres, l'humain, les dynamiques collectives, c'est avec joie qu'Isaline a participé à son premier parcours avec le Collectif Des Encre d'Elles sur le thème des Fissures entourée de femmes très inspirantes. Logopède de formation et spécialisée dans le langage écrit sous toutes ses formes, elle est sensible aux traces écrites du vivant et encourage cela autour d'elle.

### Marie-Claver Sudila

Depuis sa naissance, elle n'a ni nom, ni prénom, mais on l'appelait par un surnom. À l'âge de 6 ans, alors qu'elle allait rentrer à l'école, il a fallu lui trouver une identification officielle, donc on lui a cherché un nom et un prénom. Mais au lieu de faire simple, lui donner le nom de famille - celui de son père facile à écrire et qui a une signification -, ils ont trouvé et c'était mieux de l'appeler Sudila. Comme prénom, elle aurait voulu s'appeler Marie Ghislain, ou Marie Curie, Marie-Christine, Marie-Astrid... Enfin... Mais non, non, ils ont choisi un prénom masculin. Mais voilà, la Marie (Vierge) ne pouvait pas cohabiter avec Claver qui était beau comme un dieu grec, les femmes en tombaient à genou, il fallait tout de suite les séparer, chacun de son côté, ils ne peuvent pas se toucher, alors ils ont mis un trait de dés unions; les officiels eurent beaucoup de mal à coucher le tout sur papier, sans oublier le trait. Finalement, c'est acté, consigné et pisté. Vous pouvez l'appeler Marie Sudila.

## Les lieux parcourus

Les espaces qui ont accueilli le Collectif Des Encre d'Elles se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

### ScriptaLinea – Ixelles

[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

Quel meilleur lieu pour inaugurer le quatrième parcours du Collectif des Encre d'Elles ? L'accueil chaleureux et toujours bienveillant de l'aisbl ScriptaLinea a été le lieu des premières rencontres physiques, après la brèche provoquée par la crise du Covid-19. C'est au cœur du réseau des collectifs qu'un petit groupe d'écrivantes a démarré le parcours et a trouvé ses premières inspirations.

### Tandem, le vélo café à Mundo Madou – Saint-Josse-ten-Noode

<https://mundo-lab.org/centres/mundo-madou/>

Pour sa troisième rencontre, le collectif a découvert Tandem, un café dédié aux vélos : vélo de course, vélo de ville, vélo d'occasion, vélo de promenade... Tandem est un café vélo qui propose de la petite restauration dont le menu, composé de produits locaux, varie selon les saisons. Il offre aussi des cafés de qualité et un atelier de réparation vélo. Hébergé par Mundo Madou, le café a fait voyager le collectif dans les mille et une thématiques sociétales qui troublent le monde.

Situé dans le quartier Madou à Bruxelles, Mundo Madou est un centre de bureaux et de réunion éco-conçu et éco-géré, dédié aux associations, ONG et entreprises sociales. Il offre des espaces de travail professionnels privatifs, des salles de réunion et divers services qui facilitent la gestion quotidienne de ses organisations membres.



## La Maison des Femmes de Schaerbeek

[www.schaerbeek.be/fr/vivre-ensemble-solidarite/egalite-des-chances/egalite-hommes-femmes/maison-des-femmes](http://www.schaerbeek.be/fr/vivre-ensemble-solidarite/egalite-des-chances/egalite-hommes-femmes/maison-des-femmes)

Comme un grand arbre, la *Maison des Femmes de Schaerbeek* a accueilli sous ses branches bienveillantes le Collectif des Encre d'Elles pour son quatrième parcours du. Ce fut une grande joie, pour celles qui avaient participé à la toute première rencontre en 2018, de retrouver le lieu des débuts, celui des fondements. Pour les nouvelles, ce fut l'occasion de (re)découvrir un merveilleux espace au sein duquel toutes les femmes sont les bienvenues et toutes les formes de féminité peuvent s'exprimer librement, apprendre et s'entraider dans un véritable esprit de sororité, pour mieux construire la solidarité entre toutes et tous. C'est en ce lieu que le collectif s'est posé. Dans les interstices du parcours est né le rituel du thé, ont germé le plaisir de partager chips, carottes et douceurs, l'envie de raconter et l'émotion de l'écoute.

Depuis 2010, la Maison des Femmes de Schaerbeek se consacre à l'émancipation des femmes, à leur participation en tant que citoyennes au sein de leur quartier, de la commune mais aussi, plus largement, au sein de notre société.

La Maison des Femmes s'adresse à toutes les femmes et ce, quels que soient leur âge, leur profession ou leur culture. Elle est un lieu unique de rencontres, mixant les histoires, les langues, les contextes sociaux, avec comme principe fondateur: une femme = une femme, mais aussi une femme = un homme.

## Radio Air Libre – Forest

[www.radioairlibre.net](http://www.radioairlibre.net)

*Radio Air Libre* est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles...

Le collectif a participé à l'émission de ScriptaLinea « Des livres pour dire », pour partager l'expérience de son quatrième parcours.

## Remerciements

### Le Collectif Des Encre d'Elles et ScriptaLinea remercient

Le Collectif Des Encre d'Elles remercie tous les lieux qui l'ont accueilli, tout particulièrement la Maison des Femmes de Schaerbeek pour la confiance et l'accueil chaleureux qu'elle lui a réservé tout au long de son quatrième parcours.

Un tout grand merci à l'aisbl ScriptaLinea pour son soutien indéfectible.

Le Collectif Des Encre d'Elles remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Le Collectif Des Encre d'Elles et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Isabelle De Vriendt et Catherine Feist pour leur relecture avisée du recueil, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme et la mise en page du recueil de textes.

ScriptaLinea remercie la Fédération Wallonie-Bruxelles et la COCOF pour leur soutien financier dans la réalisation de ce projet, ainsi que la Commune de Schaerbeek et, en particulier, la Maison des Femmes de Schaerbeek pour la mise à disposition de ses locaux et le soutien à l'impression du recueil.

Des extraits du recueil *Cris de fissures* ont été partagés durant l'émission « Des Livres pour dire » de ScriptaLinea le 23 novembre 2023 sur Radio Air Libre<sup>1</sup>.

*Cris de fissures* a été présenté le 27 janvier 2024 à la Maison des Femmes de Schaerbeek.

<sup>1</sup> Émission (129) « Le Collectif Des Encre d'Elles – Les fissures du jour » sur Radio Air Libre » : <https://radioairlibre.net/emissions/des-livres-pour-dire/129-le-collectif-des-encre-delles-les-fissures-du-jour/>



Projet réalisé avec le soutien  
de la Fédération Wallonie-Bruxelles,  
de la Commission communautaire française,  
de la Commune de Schaerbeek et sa Maison des Femmes.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

L'illustration de la couverture est l'œuvre des membres du Collectif Des Encres d'Elles.  
Les photos sont réalisées par les membres du Collectif Des Encres d'Elles ou sont libres de droit.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur [www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

Pour tout don à l'asbl ScriptaLinea : IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2024/13.013/1